

## Calpurnius, en fin d'analyse...

La majorité des historiens de la littérature latine fait généralement vivre Calpurnius Siculus sous le règne de Néron. Néanmoins, certains d'entre eux ont vu dans le poète un contemporain de Domitien<sup>1</sup>, de Numerianus<sup>2</sup>, d'Alexandre-Sévère<sup>3</sup>, de Commode<sup>4</sup>, de Gordien III<sup>5</sup> ou de Probus<sup>6</sup>. A. E. Radke a essayé de battre en brèche l'opinion de M. Haupt qui avait accordé les sept premières bucoliques à Calpurnius et les quatre dernières à Nemesianus en mettant les onze bucoliques au compte du seul Calpurnius<sup>7</sup>. Cette tentative fut anéantie par M. D. Reeve<sup>8</sup>, qui renvoie à W. Schetter<sup>9</sup>.

Dans sa thèse doctorale, Kenneth D. Ostrand vient de soutenir à nouveau que notre poète avait vécu sous le règne de Domitien<sup>10</sup>. Ma critique à ce propos portera exclusivement sur les points qui paraissent particulièrement reposer «auf schwachen Füßen».

1 Cf. A. Pompei, «Intorno al tempo in cui fiorì il poeta Calpurnio» dans *Atti del R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, Ser. 5, 6, 1879-1880, 619 sqq.

2 Cf. J. Burckhardt, *Die Zeit Constantins des Grossen*, 2<sup>e</sup> éd., Leipzig 1880, 112.

3 Cf. H. Kraffert, *Beiträge zur Kritik und Erklärung der lateinischer Autoren*, 3, Zurich 1883, 151.

4 Cf. T. Maguire dans l'édition de Ch. H. Keene, *The Eclogues of Calpurnius Siculus and M. Aurelius Nemesianus*, 2<sup>e</sup> éd., Hildesheim 1969, 96.

5 Cf. R. Garnett, «On the date of Calpurnius Siculus» dans *Journal of Philology*, 1888, 216 sqq. suivi par G. Jennisson, «Polar Bears at Rome» dans *Classical Review*, 36 (1922) 7 sqq.

6 Cf. E. Raynaud, *Poetae Minores*, Paris 1931, 37.

7 Cf. «Zu Calpurnius und Nemesian» dans *Hermes* 100 (1972) 615 sqq.

8 Cf. «The textual Tradition of Calpurnius and Nemesianus» dans *Classical Review* 128 (1978) 230, n. 27.

9 Cf. *Studien zur Literatur der Spätantike*, Bonn 1975, 1, n. 4.

10 Cf. Kenneth D. Ostrand, *Aspects of the Reign of the Emperor Domitian*, Missouri-Columbia, diss., 1984.

D'entrée de jeu, Ostrand s'en prend à la ressemblance qu'on a vue entre le jeune dieu et Néron, étant donné que, à son estime, cette ressemblance ne correspond pas à la réalité pour trois raisons<sup>11</sup>. Tout d'abord, Ostrand reproche à Calpurnius d'avoir présenté l'Agrippinide «as an handsome youth<sup>12</sup>». De plus, se référant au portrait physique de Néron chez Suétone<sup>13</sup>, il déclare: «Thus Suetonius, a writer who did not have to fear retribution because of his honesty and frank speech, puts forth a view of Nero which is clearly not so handsome as that which is generally accepted for Nero<sup>14</sup>». Que Néron aurait été indigne du ciseau d'un Phidias ou d'un Praxitèle, cela tombe sous le sens. Il n'en est pas moins vrai que Suétone a dépeint Néron comme étant *uultu pulchro magis quam uenusto*, et ces mots sont cités par Ostrand lui-même! Une deuxième objection est que d'autres empereurs — Alexandre-Sévère, Gordien III, Elégabal, Titus et Domitien — auraient pu se réclamer de leur jeunesse tandis qu'ils régnaient, et, comme on le devine, en particulier Domitien<sup>15</sup>. Il faut admettre que, durant sa jeunesse, ce dernier était bien de sa personne et, de surcroît, bon orateur. La troisième objection est que «Calpurnius refers to Nero is that is commonly referred to as poetic license<sup>16</sup>» ce qui demande démonstration.

Fort de ces trois objections, Ostrand estime que le moment est venu de chercher des éléments qui permettent de dater Calpurnius avec plus de sûreté. Il croit en trouver un dans l'évocation de l'amphithéâtre dont il est si longuement question dans la *Bucolique* 7. Bien que Suétone mentionne que cette construction en bois fut élevée sur l'ordre de Néron et que Tacite souligne qu'il s'agissait d'un monument massif, Ostrand fait fond sur le silence de la numismatique et sur l'absence de restes archéologiques pour prétendre que «based on the initial erroneous assumption that the emperor in Calpurnius is Nero, scholars have forced evidence into the preconceived Neronian mold and grasped the fairly commonplace wooden amphitheater to satisfy the need condition<sup>17</sup>». Il y a pourtant quelque chose qui gêne

11 *O. c.*, 7-10.

12 *O. c.*, 7.

13 *Svet., Ner.* 7.

14 *O. c.*, 8.

15 *Ibid.*.

16 *O. c.*, 9.

17 *O. c.*, 12.

Ostrand, c'est le fait que l'amphithéâtre est caractéristique en raison de son armature de bois (v. 23 *trabibus - textis*). Ostrand reconnaît que *trabs* peut signifier «wooden beam», mais c'est aussitôt pour ajouter que «it can also be translated as 'beam' and does not necessarily exclude the use of masonry in a structure<sup>18</sup>».

Moi aussi, j'ai des objections à présenter. Tout d'abord, même un esprit non prévenu trouverait étrange que l'on puisse chercher en vain dans la note sur *trabs* un texte dans lequel le mot aurait le simple sens de «poutre». Et si ces poutres ne sont pas en bois, pourquoi Calpurnius aurait-il poussé la discrétion jusqu'à taire le nom du matériau employé? Qui ne se sentirait en droit de condamner cette négligence, peut-être accidentelle, mais préjudiciable à tout le moins? Quant au silence de la numismatique, je partage très volontiers les regrets de l'auteur, mais est-il certain que l'antiquité nous a légué toutes les pièces de monnaie frappées sous Néron? Ensuite, pouvait-on raisonnablement s'attendre à trouver les vestiges d'un amphithéâtre de bois? Par ailleurs, puisque l'amphithéâtre flavien a été dédié conjointement par Titus et Domitien, comment se fait-il que, dans les trois bucoliques appelées communément «néroniennes», à savoir 1, 4 et 7, et, en particulier, dans la septième dont il est ici question, on ne parle jamais que d'un seul *deus*? Enfin, à ce propos encore, comment Calpurnius aurait-il pu appeler Domitien *deus* du vivant de Titus?

Ostrand passe ensuite à la *Bucolique* 1. Pour commencer, je ne dirai rien de l'argumentation basée sur l'apparition de la comète (vv. 77-83), attendu qu'Ostrand écrit, d'une part, «perhaps»<sup>19</sup> et, d'autre part, «may be»<sup>20</sup>, ce qui n'est guère rassurant. Et puis, que penser de l'affirmation que «the distant foe subdued *domito procul hoste* in eclogue 1, 56 could refer to one of the groups defeated by the *Flavii* - the Jews by Vespasian and Titus, or the Chatti and Sarmatians in the first half of Domitian's reign<sup>21</sup>», car, à nouveau, il n'est plus question du seul Domitien!

A propos de *Buc.* 1, 45: *...maternis causam qui uicit Iulis*, Ostrand commence par rappeler que la leçon *Iulis* n'est pas sûre<sup>22</sup>. Il eût été plus juste de dire qu'elle n'était pas unanime et que le

18 *O. c.*, 13.

19 *O. c.*, 15.

20 *Ibid.*

21 *O. c.*, 16.

22 *O. c.*, 17.

leçon *ulnis* se lit dans un manuscrit perdu. Par ailleurs, prétendre voir un lien entre les *Iulii* du v. 45 et *Iulia*, nièce et maîtresse de Domitien<sup>23</sup>, est une pure billevesée. On peut en dire autant à propos des parallélismes entre ces mêmes *Iulii* et certains passages de Martial<sup>24</sup>. Au sujet de l'*aurea aetas* chantée en *Buc.* 1, 42, Ostrand perd de vue que ce thème est aussi celui du début de l'*Apokolokyntose*, poème contemporain de la *Bucolique* 1 dont les liens avec celle-ci sont indéniables, sans que l'on puisse préciser toutefois lequel des deux poèmes peut se targuer de son antériorité.

Je ne trouve aucune raison valable de voir dans *Buc.* 1, 84-88:

*Scilicet ipse deus Romanae pondera molis  
fortibus excipiet sic inconcussa lacertis,  
ut neque translati sonitu fragor intonet orbis  
nec prius ex meritis defunctos Roma Penates  
censeat, occasus nisi cum respexerit ortus*

une allusion à «l'armée des quatre empereurs»<sup>25</sup>.

Il arrive à Ostrand de s'étonner: «While an argument from silence is certainly not conclusive, one is led to wonder why Calpurnius Siculus is not on Pompeian walls if he is Neronian and if he is such a court poet as Verdière, Leach, Townend and others have argued. Indeed the question should be raised why not consider Calpurnius Siculus to be contemporary with Juvenal, Statius, Silius Italicus who also, rightly, do not appear on Pompeian walls»<sup>26</sup>. Curieux argument en vérité. Pour l'exprimer à bon escient, peut-être l'auteur eût-il mieux fait d'attendre que les fouilles de Pompei fussent considérées comme terminées. En tout cas, outre qu'il n'y a pas songé, il évoque «the lack of parallels with Neronian authors»<sup>27</sup>. Puisqu'Ostrand a lu mon édition de Calpurnius, comment ont pu lui échapper les parallèles avec l'oeuvre de Lucain, lesquels paraissent fort troublants. Qu'on en juge:

1. Lucan., 1, 3: in sua *uictrici conuersum* uiscera *dextra*; Calp., 1, 48: in sua *uesanos torquebit* uiscera *morsus*.

2. Lucan., 1, 4-6: ...*et rupto foedere regni / certatum totis concussi uiribus orbis / in commune nefas...*; Id., 1, 45-47: ...*te, cum cum statione peracta / astra petes serus, praelati regia caeli / excipiet*

23 *O. c.*, 17-18.

24 *O. c.*, 19-20.

25 *O. c.*, 28.

26 *O. c.*, 35.

27 *O. c.*, 41.

*gaudente polo...*; Id., 1, 69-72: *...quid pacem excusserit orbi / inuida factorum series summisque negatum / stare diu nimioque graues sub pondere lapsus nec se Roma ferens...*; Id., 1, 152: *...sonitu mundique fragore*; Id., 3, 464: *...nec enim solis excussa lacertis*; Calp., 1, 84-86: *scilicet ipse deus Romanae pondera molis / fortibus excipiet sic inconcussa lacertis / ut neque translati sonitu fragor intonet orbis.*

3. Lucan., 1, 12: *...nullos habitura triumphos*; Id., 10, 65: *Caesare captiuo Pharios ductura triumphos*; Calp., 1, 51: *...nullos ducet captiua triumphos.*

4. Lucan., 1, 61: *inque uicem gens omnis amet...*; Calp., 4, 107: *scilicet omnis eum tellus, gens omnis adorat.*

5. Lucan., 1, 526-532: *ignota obscurae uiderunt sidera noctes / ardentemque polum flammis caeloque uolantes / obliquas per inane faces crinemque timendi / sideris et terris mutantem regna cometen. / Fulgore fallaci micuerunt crebra sereno / et uarias ignis tenso dedit aere formas / nunc iaculum longo, nunc sparso lumina lampas / emicuit caelo...*; Calp., 1, 77-81: *cernitis ut puro nox iam uicesima caelo / fulgeat et placida radiantem luce cometen / proferat? ut liquidum niteat sine uulnere sidus? / Numquid utrumque polum sicut solet, igne cruento / sparsit et ardenti scintillat sanguine lampas?*

6. Lucan., 1, 588: *...et monitus errantis in aere pinnae*; Id., 9, 729-730: *...et monitus errantis in aere pinnae*; Id., 9, 729-730: *...ducitis altum / aera cum pinnis...*; Calp., 2, 11: *...altum ferit aera pinnis.*

7. Lucan., 1, 598: *...Troianam soli cui fas uidisse Mineruam*; Id., 5, 70: *Delphica fatidici reserat penetralia Phoebi*; Calp., 1, 52-53: *...nam tibi fas est sacra Palatini penetralia uisere Phoebi.*

8. Lucan., 2, 79: *uiderat immensam tenebroso in carcere lucem*; Calp., 1, 52-53: *omnia Tartareo subigentur carcere bella / immergentque caput tenebris lucemque timebunt.*

9. Lucan., 2, 362: *balteus aut fluxos gemmis...*; Calp., 7, 47: *balteus en gemmis...*

10. Lucan., 2, 509: *...uultu tamen alta minaci*; Id., 4, 164: *...uultusque inferta minaces*; Id., 4, 238: *...uultus posuere minaces*; Calp., 4, 1: *...uultuque subinde minaci.*

11. Lucan., 3, 71-72: *...tunc agmina uictor / non armata trahens, sed pacis habentia uultum*; Calp., 1, 54: *candida Pax aderit, nec solum candida uultu.*

12. Lucan., 3, 234: *...et magno uinci se fassus ab orbe est*; Calp., 6, 47: *dum sciat hic se non sine pignore uinci.*

13. Lucan., 4, 106: *sic mundi pars. ima iacet...*; Calp., 1, 74: *exsultet quaecumque Noti gens ima iacentem.*

14. Lucan., 4,218: *...Asturii scrutato pallidus auri*; Calp. 4, 418: *fossor et inuento, si fors dedit, utitur auro.*

15. Lucan., 4, 318: *...tenera sucos pressere medulla*; Calp., 5, 114-115: *uirgea si desint liquido turgentia suco / et quibus est aliquid plenae uitale medullae.*

16. Lucan., 4, 396: *et sordida tecta*; Calp., 7, 42: *sordida tecta...*

17. Lucan., 5, 242-246: *...cum paene fideles / per tot bella manus satiatas sanguine tandem, / destituere ducem, seu maesto classica paulum / intermissa sono clausuque et frigidus ensis / expulerat belli furias...*; Calp., 1, 65-68: *...Numae, qui primus ouantia caede / agmina Romuleis et adhuc ardentia castris pacis opus docuit iussitque silentibus armis / inter sacra tubas, non inter bella, sonare.*

18. Lucan., 6, 403: *informam calidae percussit pondera masae*; Id., 7, 753: *...congestae pondera massae*; Calp., 5, 82: *...pondera massae.*

19. Lucan., 7, 122: *...quod sors feret ultima rerum*; Calp. *...Lycidan habet ultima rerum.*

20. Lucan., 8, 97: *...accipe poenas*; Calp., 3, 75: *accipe, ne dubites, meruit manus utraque poenas.*

21. Lucan., 8, 124: *...ne Caesar rapiat, tu uictus habeto*; Id., 9, 1100-1101: *...dignaque satis mercede laborum / contentus par esse tibi...*; Calp., 2, 23-24: *...satis hoc mercedis habeto, / si laudem uictor, si fert opprobria uictus.*

22. Lucan., 8, 609: *...scelus hoc quo nomine dicent*; Calp., 7, 66: *...et equorum nomine dictum.*

23. Lucan., 8, 666: *ex habitu uultuque...*; Calp., 7, 77: *...uultumque habitumque notasti.*

24. Lucan., 8, 733: *praeferat ut ueteres feralis pompa triumphos*; Calp., 1, 60: *nulla catenati feralis pompa senatus.*

25. Lucan., 9, 38-39: *Creta fugit; Dictaea legit cedentibus undis litora...*; Calp., 4, 95-96: *Cresia rura petit uiridique reclinis in antro / carmina Dictaeis audit Curetica siluis.*

26. Lucan., 9, 471: *ecce subit uirus tacitum...*; Id., 9, 776: *...in minimum mox contrahit omnia uirus*; Calp., 5, 74-77: *...tacitum ne pusula uirus / texerit occulto sub uulnere: quas nisi ferro / rumpitur, si miserum fragili rubigine corpus / arrodet sanies et patria contrahit ossa.*

27. Lucan., 9, 1001: ...urgente procella; Calp., 4, 98: ...urgente procella.

28. Lucan., 10, 121: terga sedent...; Calp., 6, 53: terga sedent...

29. Lucan., 10, 236: *donec in autumnum* declinet Phoebus...; Calp., 1, 1: *nondum Solis equos* declinis *mitigat aestas*.

Voilà un bilan impressionnant, semble-t-il.

Quoi qu'il en soit, déjà avant la publication de la thèse d'Ostrand il y eut un réveil de la critique calpurnienne. C'est ainsi que, dans un premier article<sup>28</sup>, Champlin tenta de démontrer à nouveau que Calpurnius était un contemporain d'Alexandre-Sévère. Sans avoir eu connaissance des articles de G.B. Townend<sup>29</sup> et de R. Mayer<sup>30</sup>, dont je parlerai plus loin, j'ai pris position contre la thèse de Champlin<sup>31</sup>.

Ce dernier l'expose très en détails et fort clairement: «The aim of this paper is simply to replace one hypothesis as to the date of Calpurnius Siculus with an another which is equally valid and perhaps (in the author's opinion) more so. For the sake of clarity, its arguments may be set forth briefly at once. First, with but one exception, all of the traditional indications of a Neronian date are based on circumstantial details which are equally appropriate to other periods in imperial history; and various objections can be advanced to discount the Neronian date and to favour one in the late second or third century. Second, the one explicit reference to Nero is not as exclusive as it appears, and while Nero cannot be rejected Severus Alexander is equally appropriate. Third, granted that the indications of Severan date are at least no weaker than those for a Neronian date, the eclogues can be comfortably aligned with events of the reigns of Elagabalus and Alexander.

In short, it is a matter of fact that a Neronian date cannot be proved and a Severan date disproved; it is a matter of opinion which is the more likely. Given the tentative nature of the arguments to be advanced, it would be out of order to draw any large conclusions; but if they are acceptable the slight diminution in our knowledge of the relatively familiar age of Nero will be more than

28 Cf. «The Life and Times of Calpurnius Siculus» dans *Journal of Roman Studies* 68 (1978) 95-110.

29 Cf. «Calpurnius Siculus and the munus Neronis» dans *Journal of Roman Studies*, 70 (1980) 166-174.

30 Cf. «Calpurnius. Technique and date» dans *Journal of Roman Studies*, 70 (1980) 75-76.

31 Cf. «A quelle époque vécut Calpurnius?» dans *Actes du III<sup>e</sup> Colloque International de la Société Internationale d'Etudes Néroniennes (Varena-Juin)*, Rome, 125-138.

offset by a dramatic addition to the history and literature of that enigmatic twilight, the reign of Severus Alexander»<sup>32</sup>.

Selon E. Champlin, un certain nombre d'objections permettent «to point to a date sometime in the third century»<sup>33</sup>. C'est ainsi qu'après une brève comparaison entre Virgile, Calpurnius et Nemesianus, il conclut à propos de Calpurnius: «It is curious then that in the matters of both form and content his eclogues have been seen as closely allied to the later poet. If he were writing, like Nemesian, in a third-century context that would explain several items which are somewhat difficult to account for»<sup>34</sup>. Ces éléments sont:

1. Sur les huit animaux cités dans la *uenatio* de la *Bucolique* 7, seul l'hippopotame est connu à Rome avant le règne de Néron. C'est une opinion émise par le seul G. Jennison (*C.R.*, 36, 1922, p. 23, n. 2; cf. *contra* J. M. C. Toynbee, *Animals in Roman Life and Art*, 1973, pp. 93-94, référence donnée par E. Champlin, *op. cit.*, p. 96, n. 7).

2. La fameuse machine de la même bucolique serait une *cochlea* «not in fact attested before the later century»<sup>35</sup>.

3. L'empereur est présenté *facundo comitatus Apolline*; or ceci «does not appear in imperial propaganda or private documents before the third century»<sup>36</sup>.

Je donnerai plus loin la parole à Townend, mais je veux, moi aussi, présenter quelques objections. Tout d'abord, Champlin est bien obligé de reconnaître «the single aberration of Commodus and his *Hercules comes*»<sup>37</sup>. De plus, à propos de *facundo comitatus Apolline*, il semble ignorer Ovide, *A.A.* 2, 270:

*ipse licet uenias Musis comitatus.*

Mais ce qui paraît beaucoup plus grave, c'est que Champlin omet que le syntagme *comitatus Apolline* est implicitement exprimé dans *Apokolokyntose*, 4, 20-23:

...ne demitte, Parcae,  
Phoebus ait; uincat tempora uitae  
ille mihi similis uultu similisque decore  
nec cantu nec uoce minor...

32 *O. c.*, 95.

33 *O. c.*, 96.

34 *Ibid.*

35 *Ibid.*

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*



Les vers de Calpurnius sur l'«apollinisme» de Néron ont retenu l'attention du regretté Jean Gagé. Ce dernier a été le seul critique, à ma connaissance, à voir qu'il s'agit de «tout le programme de jeunesse du fameux *quinquennium*»<sup>38</sup>. De son côté, Luc Duret vient de montrer que, dans les textes, «dès le commencement du règne, la théorie d'une royauté solaire de Néron s'ébauchait». Et de renvoyer à l'*Apokolokyntose* comme au *De prouidentia*<sup>39</sup>; mais le savant français a omis de citer Calpurnius.

Comparant le v. 1 de la *Bucolique* 1:  
*Nondum Solis equos declinis mitigat aestas*

avec les vv. 1-2 de l'*Apokolokyntose*:

*Iam Phoebus breuiore uia contraxerat ortum  
lucis et obscuri crescebant tempora somni,*

Champlin arrive à cette conclusion: «Clearly, then, the dramatic date of the first eclogue can *not* (les initiales sont de Champlin) be October 54, nor can the actual publication of the poem be assigned (as it has been universally) to the opening months of Nero's reign. At the earliest, the dramatic date should be September 55 and the date of publication somewhat later. Too late, perhaps, for a flatterer attempting to catch the eye of a new emperor»<sup>40</sup>. Personnellement, j'ai commencé par dater l'action «dans les jours qui précéderent immédiatement le 11 octobre»<sup>41</sup>. Puis, j'ai cru pouvoir dater l'action du 11 octobre même<sup>42</sup>. A présent j'estime qu'il est possible de déterminer un *terminus* quant à la datation de l'action. Puisque Calpurnius évoque au premier vers de la *Bucolique* 1 l'été qui s'éloigne, la scène se situe nécessairement au début de l'automne. Or, celui-ci est fixé par Varron<sup>43</sup> et par Pline l'Ancien<sup>44</sup> au 11 août et par Columelle au 12 août<sup>45</sup>. Ces dates ont été fournies à nos auteurs par l'observation du coucher cosmique de la Lyre<sup>46</sup>. On ne

38 Cf. *Apollon Romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du «ritus graecus» à Rome des origines à Auguste*. Paris 1955, 650.

39 Cf. «Néron - Phaéon ou la témérité sublime» dans *Revue des Etudes Latines* 66 (1989) 145-146.

40 *Op. cit.*, 69-98.

41 Cf. «La bucolique post-virgilienne» dans *Eos* 56 (1967) 164.

42 Cf. «La date de l'action de la première bucolique calpurnienne» dans *L'Antiquité Classique* 37 (1968) 3.

43 *R.R.*, 1, 28, 2.

44 *H.N.*, 18, 271.

45 11, 2, 57.

46 Cf. *Astronomie. Astrologie. Lexique latin* Paris 1987, s.uu. *Lyra et tempora: Le ciel des Romains*, Paris 1989, 23.

peut accorder aucune créance à d'autres dates fournies par d'autres textes: le 23 août par Suétone<sup>47</sup> = Isidore de Séville<sup>48</sup>, le 26 septembre par Polemius Silvius<sup>49</sup> et le 24 juillet par l'*index nundinarius cuiusdam uici Latii*<sup>50</sup>. Dès lors, la date de l'action, qu'il ne faut pas confondre avec celle de la composition de la bucolique, doit être nécessairement postérieure soit au 11/12 août, soit à une date proche du 24 septembre, car il n'est pas exclu que certains Romains pouvaient utiliser l'équinoxe comme date du début de l'automne.

J. Hubaux<sup>51</sup> et L. Herrmann<sup>52</sup> étaient parvenus tous deux à la conclusion que la *Bucolique* 1 avait été écrite après l'avènement de Néron. Par la suite<sup>53</sup>, j'ai prétendu que Calpurnius avait écrit son poème dans les jours qui suivirent immédiatement le 13 octobre 54. La connaissance d'un document officiel qui m'était demeuré ignoré à l'époque me fait à présent pencher vers une autre date. Au v. 73 de la *Bucolique* 1 Néron est dépeint comme un *melior deus*<sup>54</sup>. Mademoiselle O. Montevecchi a eu la très grande amabilité de me signaler un parallélisme adéquat parmi ceux qu'on lit dans la circulaire gouvernementale annonçant et la mort de Claude et l'avènement de Néron: ἀγαθὸς δαίμων τῆς οἰκουμένης et ἀρχὴ πάντων ἀγαθῶν<sup>55</sup> de même que sur la stèle de Busiris<sup>56</sup>: ἀγαθὸς δαίμων τῆς οἰκουμένης. Puisque le premier document a été produit par la chancellerie du Palatin, il est hautement vraisemblable que c'est celui-ci qui a dû servir de source à Calpurnius, et non le contraire. Or ce document est très précisément daté du 17 novembre 54<sup>57</sup>, ce qui constitue un *terminus* précieux quant à la rédaction

47 Fgt., 122 (Reifferscheid).

48 *De nat. rerum.*, 7, 5.

49 Cf. *Fast.* ap. *Inscriptiones Italiae*, 13, 2, 272 (Degrassi).

50 Cf. *Fast.* ap. *Inscriptiones Italiae*, 13, 2, 301 (Degrassi).

Je dois la précision des nn. 43-50 à la savante amabilité de M. Pierre-Jacques Dehon que je remercie très vivement pour la haute qualité de sa collaboration.

51 Cf. «Les thèmes bucoliques dans la poésie latine» dans *Mémoires de l'Académie Royale de Belgique*, 2.<sup>e</sup> série, 29, Bruxelles 1930, 209.

52 Cf. «Sur les bucolique d'Einsiedeln» dans *Mélanges Paul Thomas*, Bruges 1930, 46.

53 Cf. mon édition des *Bucoliques* de Calpurnius, 35.

54 Sous-entendu que le *deus* précédent, savoir Claude.

55 Cf. *POXy*, 7, 1021 = Chr. N. 113 cité par O. Montevecchi, «Nerone e l'Egitto» dans *La Parola del Passato* 160 (1975), 50; Id. «L'ascesa al trono di Nerone e le tribù alessandrine» dans *I canali della propaganda nel mondo antico* dans *Contributi dell'Istituto di Storia Antica*, 4, Milan 1976, 202 ss.

56 Cf. O. Montevecchi, *L'ascesa al trono...*, 202.

57 Cf. O. Montevecchi, «Nerone e una polis e ai 6475» dans *Aegyptus*, 50 (1970) 8; Id. *L'ascesa al trono...*, 202-203.

de la *Bucolique* 1. J'en ai conclu que la composition de celle-ci avait dû s'étendre à partir de cette date sur tout le mois de décembre 54 et peut-être jusqu'en 55.

Se fondant sur le passage de *Buc.* 1, 48-51:

*In sua uesanos torquebit uiscera morsus  
et modo quae toto ciuilia distulit orbe,  
secum bella geret; nullos iam Roma Philippos  
deflebit, nullos ducet captiua triumphos,*

Champlin estime: «And finally it is clear at that time of writing there has been a civil war»<sup>58</sup>. A ma connaissance, le premier à avoir attiré l'attention sur le sens de *modo* est G. Scheda: «Dass die Formulierung wie *et modo quae - geret* nur unmittelbar nach Thoronwechsel —*modo!*— und nicht ein, geschweige den mehrere Jahre danach niedergeschrieben sein kan, ist ein Argument, das die Anhänger der Späterdatierung nicht beseitigen können»<sup>59</sup>.

Champlin, de même que Scheda, est d'avais que *modo* implique un événement récent. Son raisonnement —en bref— est le suivant. D'une part, «under no circumstances is it possible to see the reign of Claudius as a period of civil war» et. d'autre part, «for Calpurnius Siculus, who as an aspiring client of the Emperor would hardly contradict what was surely the official view, there had been a civil war recently, peace was now restored, therefore the Caesar in his poems should *not* (les initiales sont de l'auteur) be Nero»<sup>60</sup>. Le raisonnement et sa déduction son apparemment impeccables et très gênants pour les tenants de la thèse néronienne. Mais on verra plus loin que T.P. Wiseman a eu beau jeu pour les anéantir.

Champlin passe ensuite à ce qu'il appelle «only one apparently unequivocal reference to Nero»<sup>61</sup>, c'est-à-dire *Buc.*, 1, 44-55:

*...iuuenemque beata sequuntur  
saeculis, maternis causam qui uicit Iulis.*

Rappelons brièvement que sur la base de Tacite<sup>62</sup> et de Suétone<sup>63</sup>, on a, depuis la thèse de M. Haupt, généralement admis que ces

58 *Op. cit.*, 98.

59 Cf. *Studien zur Bukolischen Dichtung der Neronischen Epoche*, diss., Bonn 1969. 61. L'auteur s'est appuyé à juste titre sur cette constatation pour en déduire que la comète des vv. 77 ss. est bien celle de l'année 54.

60 *Op. cit.*, 98.

61 *Ibid.*

62 Cf. *Ann.* 12, 58, 1.

63 Cf. *Svet., Ner.* 7, 2.

vers visaient la plaidoirie de Néron en faveur des Troyens en 53. Champlin remarque sur un ton moqueur qu'il y a «une légère difficulté»<sup>64</sup>. De fait, *Iuli* semble être le pluriel de *Iulus*, et *Iulus*, c'est le fils d'Enée et l'ancêtre de la *gens Iulia*, à telles enseignes que, pour beaucoup de philologues, *Iuli* en est venu à signifier les membres de la *gens Iulia* ou les Troyens. Champlin s'insurge contre cette dernière traduction: «nowhere in Latin literature does the word signify the people of Troy and indeed such an equation would be decidedly inept»<sup>65</sup>. Si j'étais méchant, je dirais que Champlin n'a aucun sens de la poésie latine, car il est de fait que l'on ne saurait montrer trop de circonspection quand on critique le vocabulaire d'une poète et, a fortiori, latin. La synecdoque serait-elle interdite à Calpurnius? Je me demande d'ailleurs si la condamnation prononcée par Champlin n'a pas pour but de faire accepter une traduction vers laquelle il entraîne sournoisement son lecteur, et pour cause. En effet, Champlin considère que les vv. 44-45 cités ci-dessus «refer to a Caesar whose maternal ancestors were members of the *gens Iulia*»<sup>66</sup>. Il en exclut Caligula et Néron en se basant sur ce qu'il prétend avoir démontré plus haut<sup>67</sup> pour en arriver à mettre en vedette Alexandre «whose mother and commongrand-mother were all *Iuliae*»<sup>68</sup>. Bref, comme on le devine, les *Iulii* de Calpurnius seraient en réalité les trois *Iuliae*, Maesa, Soemias Bassiana et Avita Mamaea. Malheureusement pour la thèse de Champlin, on a vu plus haut que les trois arguments présentés dans la section III de son article sont sans valeur.

Dans la section V, l'auteur s'attaque à un problème extrêmement important et dont il dit très habilement: «there is a reason to believe that the one reference in his poems which appeared exclusively Neronian might equally be applied to Severus Alexander»<sup>69</sup>. Il s'agit de la fameuse comète dont l'apparition est signalée aux vv. 77-81 de la *Bucolique* 1. Bon gré, mal gré, Champlin est bien obligé de reconnaître que «no shooting star happens to be recorded in the early 220's», mais qu'importe, pour lui, ce n'est là qu'un détail sans importance et il poursuit sur sa lancée: «but that need cause

64 *Op. cit.*, 98: «a slight awkwardnes».

65 *Ibid.*

66 *Op. cit.*, 98.

67 *Op. cit.*, 96-97.

68 *Op. cit.*, 99.

69 *Op. cit.*, 100.

no hesitation»<sup>70</sup>. Comment alors se tirer de ce guépier? Le hasard fait que le 1er octobre, jour de la naissance d'Alexandre, une étoile d'une grandeur exceptionnelle brilla durant toute la journée à Arca Caesarea, ville où naquit le futur empereur. Comme cet événement est tout de même un peu maigre, Champlin a la bonne fortune de se souvenir que, sur une mosaïque de Thysdries, figurent deux personnages designant une étoile et sous lesquels on lit *Octobres*. Or il se fait que cette mosaïque a été datée du second quart du troisième siècle. Conclusion: «The only plausible explanation advanced thus far is that is this scene refers to an event connected with the birthday of the emperor Alexander on the Kalends of October. If that is so, we may assume that the portentous star which may or may not have appeared at the Alexander's birth was a symbol well publicized by the regime. The first chance to celebrate publicly would fall on 1 October 222. Can we perhaps see the poet trying to translate some such event into the standard terms of eclogue, albeit with less than perfect success»<sup>71</sup>?

A tort ou à raison je vois dans «albeit... success» une critique à peine «gazée» adressée par l'auteur contre lui-même. De surcroît Calpurnius a fourni deux précisions extrêmement gênantes pour la thèse de Champlin. En effet, il s'agit dans le passage de Calpurnius non d'une étoile, mais d'une comète, et celle-ci n'a pas brillé durant toute une journée, mais durant vingt nuits. Il est d'ailleurs vraisemblable que «vingt nuits» ne corresponde pas à la réalité et que Calpurnius veuille simplement dire que cette comète est apparue pendant «très longtemps» comme l'écrit Dion Cassius<sup>72</sup>. Mais comme la précision numérale peut être grosse de conséquences pour la thèse de Champlin, ce dernier se tourne contre Calpurnius pour l'accuser: «the poet is not fully in control of his material»<sup>73</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est cette même critique qui permet à Champlin de reprocher au poète l'écriture des vv. 84-88 de la *Bucolique* 1:

*Scilicet ipse deus Romanae pondera molis  
fortibus excipiet sic inconcussa lacertis,  
ut neque translati sonitu fragor intonet orbis  
nec prius ex meritis defunctos Roma Penates  
censeat, occasus nisi cum respexerit ortus.*

70 *Op. cit.*, 103.

71 *Op. cit.*, 103-104.

72 Cf. Svet., *Ner.* 36, 1; Dio. Cass., 35, 1.

73 *Op. cit.*, 104.

A dire le vrai, ce sont seulement les vv. 87-88 qui ont donné de la tablature aux commentateurs. L'attitude de Champlin à l'égard de ce passage est double. D'une part, «every interpretation has done more or less violence to the Latin as we have it, and it might be wisest to return a verdict of *non liquet*», mais cette sagesse si bellement vantée, prônée par l'auteur, est aussitôt mise au rancart par lui-même, qui ajoute, d'autre part: «The following is offered as simple speculation: Rome will not rightly consider her Penates to be defunct until, and only until one reign has succeed another; that is, Rome has wrongly consider them to be defunct in the course of the previous reign, and the new reign with his powerful deity revealed the prematurity of her pessimism»<sup>74</sup>. Je veux bien croire, puisque Champlin le dit, qu'il s'agit d'une «simple spéculation», bien que l'Histoire n'apprécie guère cette espèce de procédé<sup>75</sup>. De surcroît, il est regrettable, entre autres choses, que Champlin ait omis de traduire *ex meritis*, car le syntagme dans lequel il figure chez Calpurnius a été repris en entier par Florus, 2, 30 (4, 12), 28: *denique non per adulationem sed ex meritis defuncto ibi fortissimo iuvene*<sup>76</sup>. Par ailleurs, j'aurais préféré une traduction littéraire plutôt qu'une paraphrase qui témoigne beaucoup plus d'imagination que de fidélité au texte. Quoi qu'il en soit, Champlin se fondant sur un passage de l'*Historia Augusta*<sup>77</sup>, veut voir, dans les vers de Calpurnius, une irruption sacrilège d'Elagabal dans le *penus Vestae*. Puisque Champlin paraît apprécier le mot, je dirai que son exégèse est «puzzled».

Passant ensuite à la critique de *Buc.*, 4, 97-101:

*Aspicias ut uirides audito Caesare siluae  
conticeant? Memini, quamuis urgente procella  
sic nemus immotis subito requiescere ramis,  
et dixi: «Deus hinc, certe deus expulit Euros»!  
Nec mora Pharsaliae soluerunt sibila cannae,*

Champlin écrit: «the expulsion of the *east* (les initiales sont de l'auteur) winds is noteworthy: at the death of its boy-priest (*i.e.* Elaga-

<sup>74</sup> *Op. cit.*, 104.

<sup>75</sup> Pour un état de la question, cf. mon article «Quand le couchant aura vu derrière lui se lever des aurores» dans *Neronia 197, Actes du 2.<sup>e</sup> colloque de la Société Internationale d'Etudes Néroniennes (Clermont-Ferrand, 27-28 mai 1977)*, Clermont-Ferrand 1982, 175-190.

<sup>76</sup> Cf. mon commentaire dans «Quand le couchant...», 180-181.

<sup>77</sup> *Elag.*, 6, 6-9.

balus) the sun-god of Syrian Emesa had been banished from the city which it had so upset»<sup>78</sup>. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Champlin fait bon marché de *Pharsaliae*: Pharsales est précisément localisée à l'Est de Rome et l'on sait de reste l'importance allusivement politique du nom de cette ville. Enfin, au lieu de donner tant d'importance au *semel* du v. 105, Champlin eût beaucoup mieux fait de s'interroger sur l'arrivée parallèle de la divine Palès, parèdre de l'Apollon latin dont il est question au v. 100.

Venons en à présent à *Buc.*, 7, 23-24, vers dans lesquels, selon l'opinion quasi générale, il est question de l'amphithéâtre de bois construit sur l'ordre de Néron, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Pour Champlin, aucun doute: «To put the matter briefly, it is the Colosseum»<sup>79</sup>. Comme Calpurnius précise au v. 24 *Tarpeium prope despectantia culmen*, Keene avait pertinemment déduit que l'amphithéâtre ne pouvait être le Colisée, étant donné que celui-ci fut bâti trop loin de la roche Tarpeienne pour que l'assimilation fût possible<sup>80</sup>. Qu'à cela ne tienne, Champlin balaie aisément l'objection: «the poet's words *Tarpeium prope despectantia culmen* needs simply be taken as a description of the height of the structure»<sup>81</sup>. Passez muscade! Ceux qui ont lu la bucolique se souviennent que la description de Calpurnius souligne le luxe spécifiquement néronien de l'édifice. Pline l'Ancien<sup>82</sup>, Tacite<sup>83</sup> et Suétone<sup>84</sup> se contentent de signaler son armature de bois. Tout en reconnaissant que «the difference between the two accounts might be ascribed to poetic and pangyrrical license»<sup>85</sup>, Champlin ne laisse pas d'estimer que «Calpurnius's structure certainly does sound more permanent»<sup>86</sup>. Je n'en disconviens pas, encore que les historiens cités ci-dessus n'aient pas parlé de cette prétendue permanence. De plus, je suis frappé qu'on lise *trabibus* à la fois chez Calpurnius et chez Tacite, ce qui semble gêner Champlin, qui essaie de s'en tirer en rétorquant qu'«Alexander's was not apparently the final restoration of the

78 *Op. cit.*, 106.

79 *Op. cit.*, 107.

80 Cf. *The Eclogues of Calpurnius Siculus and M. Aurelius Olympius Nemesianus*, 2.<sup>e</sup> ed., Hildesheim 1969. 197-198.

81 *Op. cit.*, 107, n. 51.

82 *H.N.* 16, 76 (40), 200.

83 *Ann.* 13, 31.

84 *Ner.* 12, 1-2.

85 *Op. cit.*, 107, n. 51.

86 *Ibid.*

Colosseum»<sup>87</sup>. Faudrait-il en conclure que *trabibus textis* constitue la preuve que des *uenationes* ont été données pendant la restauration du Colisée? Curieux qu'aucun historien, surtout Suétone toujours si friand de détails, n'ait éprouvé le besoin de parler de cette situation imprévue. Enfin, imagine-t-on un poète — notre Calpurnius — allant jusqu'à fournir un détail qui ressortit à un entrepreneur de travaux? Tout à rebours, ce même détail ne jure plus dès lors qu'il vise le matériau de l'édifice.

Dans la section 6 de son étude, Champlin tente, entre autres choses, de lever le masque de Mélibée, ce qui, comme on va avoir le plaisir de le voir, va le mener très loin. Champlin est aussi retors qu'astucieux. Je ne lui en fais pas grief, tant il m'a amusé! Voici la base de départ de son élucubration: «In the many fruitless attempts to identify Meliboeus, a powerful figure at the Neronian court has been thought who is known to have dabbled in meteorology as well as criticism. Seneca is the obvious candidate. But to take these lines at their facevalue is tantamount to believing that the poet Corydon passed his days tending flocks of sheep»<sup>88</sup>. Quelle belle pirouette dans la dernière phrase! Ainsi donc, Champlin, qui est à l'affût du moindre détail qui permettrait de corroborer que Calpurnius fut bel et bien un contemporain d'Alexandre-Sévère, refuse ici de tenir compte de certaines précisions autorisant à cerner mieux le personnage de Mélibée<sup>89</sup>. Mais je donne de nouveau la parole à Champlin: «If the proponents of a Neronian dating are allowed to invent such fantasies (les italiques sont de moi), brief indulgence must be granted to the advocate for a Severan date»<sup>90</sup>. C'est pourquoi il s'autorise à son tour une fantaisie faisant de lui l'avocat de ce qui ne peut être qu'une mauvaise cause. D'entrée de jeu, il nous apprend tout à trac que Mélibée est tout bonnement «the consular L. Marius Maximus, compiler of a scandalous continuation of Suetonius which ended with the life of Macrinus or Elagabalus»<sup>91</sup>. Il veut bien reconnaître à son propos que «any personal indulgence in poetry goes unrecorded»<sup>92</sup>. Or, au sujet de Mélibée, Calpurnius a textuellement écrit en *Buc.* 4, 56-57:

87 *Ibid.*

88 *Op. cit.*, 108.

89 Cf. *supra* ce qu'il écrit à propos de *semel*.

90 *Op. cit.*, 108.

91 *Ibid.*

92 *Op. cit.*, 109.



...sed dulcia carmina saepe  
concinis, et modo te Baccheis Musa corymbis  
munerat et lauro modo pulcher obumbrat Apollo.

vers que Champlin passe pudiquement sous silence. Quand à ceux qui précèdent immédiatement (vv. 53-55):

*nam tibi non tantum uenturos discere uentos  
agricolis qualemque ferat sol aureus ortum  
attribuere dei...*

—lesquels ont fait l'objet d'une exégèse exhaustive de ma part et dont Champlin a eu connaissance<sup>93</sup> puisqu'il en cite le titre, mais je crains qu'il ne l'ait pas lu— il se contente de poser la question: «might this possibility refer to one who chronicled the rise and fall of emperors bad and good»<sup>94</sup>? Puisqu'il pose la question, je n'éprouve aucune hésitation à répondre «non». Je ne suis pas davantage d'avis que «(Marius) would make an euphonious counterpart to Calpurnius as Corydon »<sup>95</sup>. J'en suis encore à me demander sur quelle base scientifique repose cette folle assertion, d'autant que Champlin admet, une ligne plus haut, que «Marius as Meliboeus is the purest speculation»<sup>96</sup>. Ignorerait-il que Malebranche a écrit que «l'imagination est la folle du logis»? Mais, poursuivant sur une aussi belle lancée, il en arrive à prétendre que le Tityre chanté par Nemesianus dans sa *Bucolique* 1 est tout bonnement... Calpurnius: «The identification is chronologically possible, if Calpurnius was a young man in the early 220' ...the poets could easily have known each other in 260' or 270'»<sup>97</sup>. De prime abord, ce raisonnement semble impeccable, car il est admis que les *Cynegetica* de Nemesianus doivent avoir été écrits vers 281/284 et que ses *Bucolica* sont nécessairement antérieurs. Mais je me pose une question que, apparemment, Champlin ne s'est pas posée. Puisque les *Bucolica* de Calpurnius auraient été écrits, selon Champlin, entre septembre 222 et avril 224, est-il admissible de croire qu'il n'ait plus rien écrit entre cette dernière date et 260/170? Le mécénat de Mélibée ayant pris fin —à ce qu'il paraît du moins, attendu que ce pastoureau, à qui un rôle très important est donné dans les *Bucoliques* 1 et 4, n'apparaît pas dans la *Bucolique* 7—, Calpurnius aurait-il brisé son calame, comme il conseillait de la faire à son jeune frère en *Buc.* 4, 23?

93 *Op. cit.*, 108, n. 57.

94 *Op. cit.*, 109.

95 *Ibid.*

96 *Ibid.*

97 *Ibid.*

Pour terminer sur une note plaisante, j'ai semblé apporter, dans la fin de mon article, de l'eau au moulin de Champlin. Je rappelle au préalable que l'auteur, quasi au seuil de son article, avait affirmé: «in short, it is a matter of fact that a Neronian date cannot be proved and a Severan disproved; it is a matter of opinion which is more likely»<sup>98</sup>. J'estime pouvoir m'inscrire en faux contre ce propos. Lorsque Néron monta sur le trône, cet adolescent était âgé de 17 ans. Nous ignorons quel était son aspect physique à cette époque, mais voici le portrait que nous donne de lui Suétone —portrait, semble-t-il, «tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change»—: *Statura fuit prope iusta, corpore maculoso et fetido, subflauo capillo, uultu pulchro magis quam uenusto, gracillimus cruribus, ualetudine prospera*<sup>99</sup>. Que savons-nous de l'aspect physique d'Alexandre-Sévère? *L'Historia Augusta* est relativement précise à cet égard: *Et erat eius corporis, ut praeter uenustam ac uirilem, quem hodieque et in pictura et in statuis uidemus, decorem inesset staturae militaris robur, ualitudo eius, qui uim sui corporis sciret ac semper curaret*<sup>100</sup>. Que nous disent du *iuuenis deus* les *Bucolica*? Trois passages relatent des détails précis:

*Buc.* 1, 84-88:

*Scilicet ipse deus Romanae pondera molis  
fortibus excipiet sic inconcussa lacertis  
ut neque translati sonitu fragor intonet orbis  
nec prius ex meritis defunctos Roma Penates  
censeat, occasus nisi cum respexerit ortus.*

*Buc.* 4, 84-86:

*At mihi, qui nostras praesenti numine terras  
perpetuamque regit iuuenili robore pacem,  
laetus et augusto felix arrideat ore.*

*Buc.* 7, 83-84:

*...nisi me uisus decepit, in uno  
et Martis uultus et Apollinis esse putatur.*

Comment se fait-il que Champlin, qui a fouillé chez Lampride la vie d'Alexandre-Sévère dans tous ses coins et recoins, ne soit pas aperçu du parallélisme, apparemment étroit, entre le passage de *l'Historia Augusta* et les trois passages des *Bucolica*? Il eût, pu, une fois de plus, tirer la couverture à lui et prétendre que les

<sup>98</sup> *Op. cit.*, 95.

<sup>99</sup> *Ner.* 51, 1.

<sup>100</sup> *H.A.* 18, 4, 4.

passages des *Bucolica* cadraient mieux avec Alexandre-Sévère qu'avec Néron. Voyons à présent les choses de plus près. A supposer que le *deus* chanté par Calpurnius fût Alexandre-Sévère, tout esprit non prévenu serait contraint de reconnaître que, des deux thuriféraires, savoir Calpurnius et Lampride, le premier, en poésie, est de loin inférieur au second, en prose. Or Calpurnius connaît à merveille l'art de manier la brosse à reluire. Sa muse, en l'occurrence, reconnaissons-le sans ambages, vole au ras du sol. Il faut donc trouver une explication à ce qui, de prime abord, donne une fâcheuse impression d'essoufflement. Supposons à présent que le *deus* fût Néron. A première vue — et surtout étant donné qu'il n'a que 17 ans — les épithètes pauvrement flatteuses du poète suscitent le scepticisme précisément quand on voit Calpurnius faire jouer au *iuuenis deus* les Atlas-Hercule en *Buc.* 1, 84-88. Et pourtant... Nous savons que le jeune Agrippinide n'était pas une mauviette et que, dès ses jeunes années, il s'occupa, entre autres choses, de dressage des chevaux<sup>101</sup> et, plus tard, de la conduite des quadriges, sports qui, c'est notoire, réclament de la part de l'aurige une solide musculature des bras et du thorax. Enfin, mais à la fin de sa vie, si l'on en croit Suétone, Néron aurait même songé à imiter certains des travaux d'Hercule: *preparatumque leonem aiunt, quem claua uel brachiorum nexibus in amphitheatri harena spectante populo nudus elideret*<sup>102</sup>. J'incline à voir une allusion à la robustesse des bras de Néron en *Buc.* 1, 85; *fortibus... lacertis*. Raynaud n'a voulu voir dans ces éloges, bien mièvres selon moi, que «monnaie courante chez les anciens poètes vis-à-vis des maîtres du jour»<sup>103</sup>. Voilà où peut mener un certain scepticisme qui veut faire figure de culture. L'éloge peut-être le plus étrange est le syntagme qu'on lit dans le troisième passage de Calpurnius. Si le syntagme *uultus... Apollinis* est, comme on l'a vu plus haut, connoté par *Apokolokyntose*, 4, 22:

*ille (sc. Nero) mihi (sc. Apollini) uultu similisque decore,*

le syntagme *Martis uultus* est, à tout le moins, inattendu. Mais tout s'éclaire quand on se réfère à Suétone<sup>104</sup>: *Inter cognomina autem et Neronis assumpsit (sc. gens Claudia) quo significatur lingua sabina*

101 Cf. Tac., *Ann.*, 13, 3, 3; 14, 14, 1-3; 15, 44, 5; Svet., *Ner.* 22.

102 Cf. Svet., *Ner.* 53, 3.

103 Cf. *Poetae Minores*, Paris 1931, 35.

104 *Tib.* 1, 5.

fortis ac strenuus, à Aulu-Gelle<sup>105</sup>: *in his* (sc. *libris sacerdotum et antiquis orationibus*) *scriptum est: Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Neriemque Martis*, et si l'on songe également que l'adjectif *neriosus* est glosé *fortis*<sup>106</sup>. En tout état de cause, il appert que Calpurnius a joué sur le sens, en sabin, du *cognomen* Nero, ce qui lui a permis du même coup de rappeler que le *deus* qu'il chantait appartenait à la *gens Claudia*. De la sorte, dès la *Bucolique* 1, le poète, par le canal des vv. 45 et 88, faisait connaître à son lecteur la double appartenance familiale de son héros: la *gens Iulia* et la *gens Claudia*, et ceci dans l'ordre d'importance.

Le but que se propose Townend<sup>107</sup> dépasse de loin ce que dit le titre de son article: il vise tout bonnement à prouver que la thèse de Champlin est fautive et que Calpurnius est bel et bien un poète contemporain du premier *quinquennium* néronien. Il commence par montrer que *Buc.* 4, 87:

...facundo comitatus Apolline Caesar,

loin de ressortir à la propagande impériale du troisième siècle, comme le croit Champlin, est en réalité un thème que l'on rencontre déjà chez Cicéron (*Nat. deor.* 2, 165-166), lequel se réfère à Homère; on le trouve encore en *Rep.* 2, 44, chez Properce (3, 2, 13á 4, 3, 16), Ovide (*Trist.* 4, 1, 20), dans le premier *Carmen Einsidlense* (29-33; 39-42) et enfin dans l'*Apokolokyntose* (4), «where is a suggestion of Nero's identification with the god»<sup>108</sup>.

En *Buc.*, 4, 38-39, Townend s'inscrit en faux à juste titre contre la critique de Champlin qui voit une impropriété historique<sup>109</sup> dans *trucibusque obnoxia Mauris*, car il est incontestable qu'«although the Moors, despite troubles under Caligula, had no attacked Spain for hundred years, the area was still at risk (which is all that *obnoxia* implies)»<sup>110</sup>.

Townend passe ensuite à l'interprétation faite par Champlin de *Buc.* 1, 48-51 et notamment des vv. 49-50:

*et modo quae toto ciuilia distulit orbe,  
secum bella geret...*

105 *N.A.* 1, 23, 2.

106 *Gloss.*, 4, 124, 22; 5, 468, 2.

107 Cf. «Calpurnius Siculus and the Munus Neronis» dans *Journal of Roman Studies*, 70 (1980) 166-174.

108 *Op. cit.*, 166.

109 *Op. cit.*, 97.

110 *Op. cit.*, 166.

Il estime que certains points de la situation concordent avec les obligations auxquelles Alexandre avait à faire face après le meurtre d'Elagabal, mais aussi que «the whole topic is all too characteristic of imperial panegyric»<sup>111</sup>, et il ne veut pour preuve de ce qu'il avance que le parallèle offert par *Carm. Eins.*, 2, 33: *est procul a nobis infelix gloria Sullae*.

Sans doute, bien que *procul* s'oppose à *modo* dans le vers calpurnien, adverbe qui fait manifestement allusion à des événements plus récents comme on le verra plus loin. Il me semble, à moi aussi que les vv. 60-62:

*nulla catenati feralis pompa senatus  
carnificum lassabit opus, nec carcere pleno  
infelix raros numerabit curia patres*

visent les manoeuvres corrompues des affranchis de Claude ainsi que la mise à mort de nombreux sénateurs et chevaliers.

Avec beaucoup de finesse Townend rappelle que la comète annonciatrice d'un règne bénéfique brille *sine uulnere*<sup>112</sup> et que ce syntagme serait mal venu «when Rome at least was well aware that Elagabalus and his mother Saemias were violently murdered and their bodies dragged through the streets»<sup>113</sup>.

Il passe ensuite à l'examen des vers si controversés de *Buc.*, 1, 87-88, mais, si sa critique de la paraphrase de Champlin est pleinement convaincante, on voit manifestement qu'il n'a pu, et pour cause, prendre connaissance de mon dernier article.

A propos de l'apparition de la comète «from approximately 9 june to 9 july»<sup>114</sup>, de la mort de Claude le 13 octobre, de l'époque à laquelle fut gravé le *uaticinium* de Faune, Townend reconnaît honnêtement que «the poem simply lacks a clear dramatic date», mais il n'hésite pas à ajouter que «such a poetical playing with dates is entirely plausible»<sup>115</sup>, appréciation à laquelle ceux qui reconnaissent aux poètes le droit à la fantaisie ne manqueront pas d'applaudir. Townend a beau jeu ensuite d'anéantir la thèse de

110 *Op. cit.*, 166.

111 *Op. cit.*, 167.

112 *Buc.* 1, 79.

113 *Op. cit.*, 167.

114 *Ibid.* Townend reprend ici les résultats auxquels est arrivé R. G. Rogers, «The Neronian Comets» dans *Transactions and Proceeding of the American Philological Association* 84 (1953) 240.

115 *Op. cit.*, 168.

Champlin en soulignant que le passage de l'*Historia Augusta* sur lequel celui-ci s'appuie fait allusion à une étoile, alors que Calpurnius parle d'une comète et que, de plus, cette étoile fut vue *toto die* et non une vingtaine de nuits comme ce fut le cas pour la comète de Calpurnius.

A propos de *Buc.* 1, 45: *...maternis causam qui uicit Iulis*, je doute fortement qu'il y ait là une allusion au futur poème de Néron sur le sac de Troie<sup>116</sup>, mais, par contre, Townend a raison de rappeler que «Nero the son of a Domitius and adopted son of Claudius could still claim decent from Augustus, and so from Iulius Caesar, on his mother's side»<sup>117</sup>. Toutefois, à nouveau je doute que «the word *Iulis* must be some extent ambiguous, suggesting both *Iul(i)is* and 'Iulus and his people' as it does in Val. Flacc., *Arg.* 1, 9»<sup>118</sup>. Que le mot soit ambigu pour nous, d'accord, mais il ne peut l'avoir été pour un lecteur latin. Cependant Townend me semble avoir de nouveau raison de critiquer Champlin qui voit «une faction julienne» dans les trois *Iuliae* de la famille d'Alexandre. Il termine sur ce point en développant le concept d'ambiguïté qui ne me paraît pas pouvoir l'emporter: d'une part, il admet que *causam uicit* signifie «prevailed in a contest for power», mais, d'autre part, «the primary reference of the phrase must still be to the speech for the contemporary Ilians»<sup>119</sup>.

La critique calpurnienne, on le sait, s'est très vivement intéressée à l'amphithéâtre dont il est question dans la *Bucolique* 7, D'emblée, Townend s'inscrit en faux contre les arguments développés par Champlin et souligne que les vv. 23-24:

*...trabibus spectacula textis / surgere...*

concordent pleinement avec *amphitheatro ligneo* chez Suétone<sup>120</sup>, *trabibus* chez Tacite<sup>121</sup> et l'énorme tronc de pin exhibé par Tibère, lequel *duravit ad Neronis principis amphitheatrum*<sup>122</sup>. Et Townend de conclure: «The whole account of the building, fitting Nero's amphitheater so well, is extraordinarily inept if applied to the Colosseum in the third century»<sup>123</sup>. Ce propos est suivi d'une mise

116 *Ibid.*

117 *Ibid.*

118 *Op. cit.*, 169.

119 *Ibid.*

120 *Ner.* 12, 1.

121 *Ann.* 13, 31, 1.

122 Cf. Plin., *H.N.* 16, 200.

123 *Op. cit.*, 170.

au point de la dernière importance. Dans la liste des *spectacula* de Néron donnée par Suétone figure un *gladiatorium munus* à propos duquel l'historien précise qu'il eut lieu dans l'amphithéâtre de bois et qu'il n'y eut aucune mise à mort. Tacite ne dit mot de ces jeux, mais Xiphilin mentionne la *naumachia* et le drainage de l'arène en vue des combats de gladiateurs. Townend souligne: «no one source gives a complete account of the whole festival»<sup>124</sup>. Aussi l'important est-il que Calpurnius donne des détails qui ne figurent nulle part ailleurs. Ainsi en est-il des deux *uenationes*, l'une sur le sable de l'arène, l'autre sur l'arène transformée en lac. La série des animaux cités par Calpurnius a provoqué des doutes<sup>125</sup>. On a vu plus haut que Champlin a cru reconnaître dans la machine dont il est question aux vv. 50-53 des *cochleae*. Townend montre que Champlin a mal compris l'interprétation donnée par Chastagnol<sup>126</sup>, lequel s'est d'ailleurs trompé. Je passe sur la longue démonstration de Townend à ce propos. Quoi qu'il en soit, ce dernier estime que j'ai correctement interprété et traduit le passage<sup>127</sup>. Il trouve également significative, et pour cause, le parallélisme entre le *rotulus* du v. 51 et *auro-retia* des vv. 53-54 et un passage de Pline l'Ancien<sup>128</sup> dans lequel l'encyclopédiste relate qu'il connaissait un chevalier qui avait reçu mission de ramener une provision d'ambre solaire du nord de l'Europe<sup>129</sup>. Celle-ci était si énorme qu'elle fut utilisée pour la confection des noeuds des *retia* protégeant le *podium*, et Townend d'estimer que «there is certainly a very close correspondence, between the amber knotting the protective nets in Pliny and the *auro torta retia* of Calpurnius»<sup>130</sup>.

124 *Ibid.*

125 Cf. Jennisson, *Animals for show and pleasure in ancient Rome*, 1937, 188-189a J. M. C. Toynbee, *Animals in Roman Life and Art*, 1975, 93-94; 134; 145; 148-149; 200; 205 a douté qu'il y eut des ours polaires à Rome sous Néron. Townend réplique à bon escient qu'il pouvait s'agir d'ours asiatiques ou africains.

126 Cf. *Bonner HA Colloquium*, 1972-1974, 82, n. 15.

127 *Op. cit.*, 171.

128 *H.N.* 37, 45.

129 Je crains que Townend ne se soit laissé entraîner par son imagination. En effet, il penche à croire que le chevalier peut avoir rapporté de son expédition nordique des lièvres arctiques et l'élan «if not the polar bears which are questionably mentioned». S'agissant d'ambre, j'estime que le chevalier a dû se rendre sur les bords de la Baltique, ce qui, du même coup, exclut les lièvres arctiques et les ours polaires, mais non l'élan. Toutefois, si le chevalier a ramené un élan, pourquoi, à ce qu'il semble, ne l'a-t-il pas dit à Pline?

130 *Op. cit.*, 173.

Pour terminer, Townend croit découvrir un parallèle entre Calpurnius et Suétone. En effet, dans la relation du *munus* l'historien précise que Néron regardait celui-ci *paruis primum foraminibus, deinde podio aperto*. Ce dispositif s'expliquerait par la méfiance de l'empereur quant à sa sauvegarde; par la suite, rassuré, Néron aurait fait retirer la loge impériale qui assurait sa protection. C'est ce qui expliquerait que Corydon, quoiqu'assis dans les derniers rangs, a réussi à entrevoir l'empereur<sup>131</sup>:

...utcumque tamen conspeximus ipsum  
longius ac, nisi me uisus decepit, in uno  
et Martis uultus et Apollinis esse putatur<sup>132</sup>.

C'est aussi séduisant que trouvant. La fin de l'article ne manque pas d'humour: «If Calpurnius was to be removed from the early years of Nero's reign, Champlin has probably chosen, in the reign of Alexandre Severus, the only other period for which any sort of case might be made. That he has failed to do so, demonstrates that the traditional dating is more secure than may have been supposed<sup>133</sup>».

On sait que Moriz Haupt fut le premier à distinguer, dans les onze bucoliques post-virgiliennes, celles qui appartenaient à Calpurnius, d'une part, et à Nemesianus, d'autre part. Pour Mayer «this division and attribution is beyond question now»<sup>134</sup>. Aussi reproche-t-il à Champlin de ne pas avoir tenu compte de la prosodie et du style. En ce qui concerne la prosodie, il s'en tient, à mon estime, à un champ trop limité: l'abrègement du *o* final, ce qui n'est d'ailleurs qu'une redite de ce que M. Haupt avait déjà observé et que Lucian Muller devait encore confirmer quarante ans plus tard<sup>135</sup>. La conclusion de Mayer est nette: «In fine, the prosodical technique of Calpurnius is that of the mid-first century and not of the third»<sup>136</sup>.

Néanmoins, il juge bon de pousser l'enquête au point de vérifier «wether Calpurnius might not have chosen to imitate the manner of an earlier age»<sup>137</sup>. La piste de l'enquête peut paraître étran-

131 *Buc.* 7, 79-80.

132 L'association de Mars et d'Apollon, si la *Bucolique* 7 a été écrite au début de 58, «will be explained by the fact that Corbulo was just opening his first real campaign against Parthia (Tac., *Ann.* 123, 34, 2 eius anni principio)» (Townend, *op. cit.*, p. 173, n. 41).

133 *Op. cit.*, 174.

134 Cf. «Calpurnius Siculus: Technique and date» dans *Journal of Roman Studies* 70 (1980) 175.

135 Cf. *De re metrica*, 1894, 23, 34 ss.

136 *Op. cit.*, 175.

137 *Ibid.*



ge. Mayer s'en prend à Claudien, et précisément en raison de sa prosodie particulièrement châtiée. Il ne manque pas d'observer que, si Claudien s'interdit l'abrègement de l'*o* final dans un gérondif, il lui arrive de le pratiquer pour transformer un crétique en dactyle ou un molosse en palimbacchique. Ce procédé désagrée à Mayer, qui tire une autre conclusion corroborant la première: «It is hard to believe that where a Claudian 'failed', a third-century Calpurnius succeed»<sup>138</sup>.

La seconde partie de la contribution de Mayer est dévolue au style. Il commence par rappeler le parallélisme:

Mart., 9, 73, 9: frange *leues calamos et scinde, Thalia, libellos*  
Iuv., 7, 27: frange, *miser, calamum uigilataque proelia dele*  
Calp., 4, 29; frange, *puer, calamos et inanes desere Musas*.

Mayer constate: «Now a Neronian Calpurnius can easily be read by the Flavians Martial and Juvenal. It is not easy, on the other hand, to account for the acquaintance of a third century Calpurnius with the poets of the Silver Age»<sup>139</sup>. Il fait la même observation à propos de *sacer est locus*, syntagme qu'on lit et chez Calpurnius, *Buc.* 2, 56 et chez Perse, *Sat.* 1, 113: «If the poets are contemporary, one could easily have read the other»<sup>140</sup>. But once again the student of literary history will find it hard to credit that a redated Calpurnius would have read Persius, neglected by the rest of his age»<sup>141</sup>. Mayer s'attarde un peu plus longuement à un autre parallèle:

Calp., 4, 1: *Quid tacitus, Corydon...*

*Carm. Eins.*, 2, 1: *Quid tacitus, Mystes...*,

pour arriver d'ailleurs à la même conclusion que précédemment.

Cette brève contribution se termine par un vif éloge de Calpurnius: d'où j'extrais ceci: «...his prosody and dictation are like fingerprints; unnoticed for the most part, they nevertheless mark him unmistakably as a poet of the first century»<sup>142</sup>.

Wiseman tient pour assuré que Townend, sur des bases historiques, et Mayer, sur des bases prosodiques et littéraires, ont parfaitement réfuté la thèse de Champlin<sup>143</sup>. Aussi, pour lui, «the

138 *Ibid.*

139 *Op. cit.* 176.

140 Personnellement, je crois que Perse a lu Calpurnius.

141 *Op. cit.*, 176.

142 *Ibid.*

143 Cf. «Calpurnius and the Claudian civil war» dans *Journal of Roman Studies* 72 (1982) 57.

traditional view is vindicated»<sup>144</sup>. En conclusion, la *Bucolique* 1 a été écrite après la mort de Claude (11 octobre 54) et la date de son action se place au cours de l'été qui précède immédiatement. On a déjà vu que je ne partage pas cette opinion.

Wiseman passe ensuite à l'analyse de l'expression *causam uincere*. Celle-ci lui apparaît avoir son sens judiciaire et viser le procès plaidé par Néron en faveur des Troyens, d'autant que le parfait *uicit* détonne au milieu des futurs et des présents prophétiques». Les présents (v. 42 *renascitur*; v. 43 *redit*; v. 44 *sequuntur*) sont, à mon estime, des présents duratifs. Wiseman critique l'interprétation «ambigüe» de *Iulis* par Townend, estime que *causa* signifie «la cause», mais pas au sens de «procès», et, enfin, propose comme traduction «qui a gagné le cas (ou la cause) pour la famille de sa mère, les *Iulii*». En 54, le v. 45 visait nécessairement le fait qu'Agrippine descendait d'Auguste et que Néron restaurait la souche julienne. Wiseman rappelle que Claude n'était pas un César, ni par le sang, ni par l'adoption, et que ce n'est qu'à présent, grâce à Néron, que la succession julienne se trouve justifiée. C'est d'ailleurs la position adoptée par l'*Apokolokyntose* (4, 1-10,4), oeuvre contemporaine des *Bucoliques*, de sorte que l'attitude de Calpurnius n'est nullement inattendue. Enfin, qui plus est, Faune ne devrait même pas prophétiser l'intronisation de Néron, puisque ce dernier a été adopté par Claude quatre ans auparavant<sup>145</sup>.

Passant aux vv. 46-48, Wiseman relève, depuis l'Enyo homérique, les diverses évolutions de Bellona et souligne que «nowhere else in Latin literature is she described as *impia*»<sup>146</sup>. Il établit ensuite une comparaison avec un passage de l'*Enéide* (1, 292-296) dans lequel *Furor* se voit décerner l'épithète *impius* et il pose la question: «why does Calpurnius alone demote Bellona to same rabid level»<sup>147</sup>? La réponse est qu'Ap. Claudius Caecus avait voué un temple à Bellone. Je m'étonne alors qu'en l'occurrence une épithète aussi péjorative qu'*impia* soit accolée au nom de la déesse et je ne comprends pas comment Calpurnius, flattant Néron et ses *Iulii* maternels, fait d'elle un démon des enfers<sup>148</sup>.

144 *Ibid.*

145 *Ibid.*

146 *Op. cit.*, 58.

147 *Ibid.*

148 *Op. cit.*, 59.

Champlin s'était montré imprudent en écrivant «under no circumstances, it is possible to see the reign of Claudius as a period of civil war»<sup>149</sup>. Townend avait cru faire une bonne réplique en citant *Carm. Eins.*, 2, 32:

*est procul a nobis infelix gloria Sullae.*

mais il n'a pas échappé à l'attention de Mayer, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, qu'à *procul* s'oppose *modo* chez Calpurnius, *modo* qui, comme Wiseman l'a bien vu, «refer to specific, recent, civil war»<sup>150</sup>. Encore que *modo* ait un sens élastique, il semble donc à Wiseman que Calpurnius fasse allusion à une guerre récente. Et il se fait qu'il y a effectivement une allusion aussi à celle-ci chez Suétone<sup>151</sup>, «namely the attempted rebellion of L. Arruntius Camillus Scribonianus in 42»<sup>152</sup>. Puisque la *Bucolique* 1 a été écrite, selon moi, à la fin de 54 ou au début de 55, peut-on dire que *modo* convient à un événement qui s'est déroulé douze ou treize ans auparavant? Je n'hésite pas à répondre par l'affirmative, étant donné que la rébellion d'Arruntius peut être considérée comme «'recent' in a divine-time scala measured only in *saecula*»<sup>153</sup>. Et d'autant que «it had been a very serious and widespread danger —certainly enough allowing for Virgilian allusion and the pardonable exaggeration of a panegyrist, to account for Calpurnius' reference to civil war *toto orbe*»<sup>154</sup>. Tablant sur sa découverte, Wiseman voit dans la fausse paix mentionnée par Calpurnius les mesures prises par Claude immédiatement après son intronisation-ce qu'il appelle, reprenant le terme calpurnien, le *uultus*. Aussi pose-t-il la question: «what of the reality»<sup>155</sup>? En dépit des bonnes mesures prises par Claude, il y avait dans son entourage des hommes qui estimaient que l'attitude de l'empereur n'était qu'une comédie, tels que Q. Pomponius Secundus et Appius Silanus.

Wiseman passe ensuite à la critique de l'opinion des Duffs<sup>156</sup> qui voyaient dans *domito procul hoste* une allusion à la conquête

149 *O. c.*, 98.

150 *O. c.*, 59.

151 *Cl.*, 13.

152 *O. c.*, 59.

153 *Ibid.*

154 *O. c.*, 63.

155 *O. c.*, 64.

156 Cf. *Minor Latin Poets*. Londres-Cambridge (Mass.) 5.<sup>e</sup> ed., 1968, 221, n. b.

de la Bretagne. Il estime en effet qu'un syntagme aussi neutre ne convient pas pour une conquête aussi importante. De plus, selon lui, il y aurait une solution de continuité depuis *impia bella* au v. 46 et *Clementia* au v. 59. Ainsi donc, Calpurnius continuerait à avoir la guerre civile en tête «and the *hostis* is more likely to be Scribonianus»<sup>157</sup>. Quant à *tamen*, cet adverbe vise la défaite de ce dernier en Dalmatie et les assassinats qui ont continué après la crise militaire<sup>158</sup>.

Pour Wiseman le syntagme *grassantibus armis* serait une allusion à la renonciation de Néron aux procès jugés au Palatin<sup>159</sup>. L'expression *grassantibus armis* me semble trop obscure, et il faudrait admettre, au surplus, que Tacite avait «piqué» le terme *grassantibus* dans la bucolique calpurnienne, ce qui est à tout le moins douteux.

L'adverbe *saepe* au v. 55 montrerait que «the false smile of the Claudian peace is presented as an everrecurring phenomenon»<sup>160</sup>. C'est possible.

Mais il y a, à la fois, excès et erreur dans l'interprétation de *tacito-ferro*: «Conciliatory gestures masked secret assassinations»<sup>161</sup>. Malgré l'interprétation donnée par le *T.L.L.*, s. u. *ferrum*, 581, 8-9: *tacitum* = *clandestinum*, j'avais, dans ma première édition, hésité entre deux traductions: «tout en dissimulant sa lame» ou «quand le fer s'était tu». Il n'y a pas à hésiter. Seule la première traduction est bonne: cf. Stace, *Theb.* 2, 488-490:

...nocturnaue proelia saeuus  
instruit, et sanctum populis per saecula nomen  
legatum insidiis tacitoque inuadere ferro.

On peut constater que *tacito-ferro* occupe chez Stace la même place métrique que chez Calpurnius. Puisque, chez l'auteur de la *Thébaïde*, il s'agit d'un combat nocturne où la ruse est de bonne guerre, il va de soi que l'on cache les armes pour que leur éclat ne révèle pas la présence de ceux qui les portent.

157 *O. p.*, 64.

158 *Ibid.*

159 Cf. Tac., *Ann.* 13, 4, 2: *non enim se negotiorum iudicem fore, ut clausis unam intra domum accusatoribus et reis paucorum potentia grassaretur.*

160 *O. c.*, 65.

161 *O. c.*, 65.

162 Cf. encore Prud., *Psych.* 689-699.

Je ne suis pas aussi certain que l'auteur que «it is clear from the context that the *simulata pax* was peace from civil wars-or rather apparent peace, in that the same ends were being pursued by individual murders rather than open war», je ne crois pas du tout que les *enses* du v. 59 soient celles de la garde prétorienne<sup>163</sup> et je me garderais bien d'affirmer que les *insani enses* sont les *uesani morsus* de Bellonne<sup>164</sup>, syntagme qui se lit déjà chez Germanicus, *Phen.* 112:

*nondum uesanos rabies nudauerat ensis.*

Par contre, je pense également que la *Clementia* de Calpurnius fait songer au *De clementia* de Sénèque, «practically contemporary with Calpurnius' poem»<sup>165</sup>.

Wiseman se demande pourquoi il est question de Numa aux vv. 63-68. Il procède par des ambages riches en surprises. Au préalable, il rappelle que deux familles prétendaient descendre de Numa, les *Pomponii* et les *Calpurnii Pisones*. Etant donné que Mélibée est, lui aussi, poète, le Piso du *De laude Pisonis* «is an obvious candidate for the identification»<sup>166</sup>. Toutefois, ajoute Wiseman, on ne doit pas oublier P. Pomponius Secundus, qui fut un poète tragique, car Mélibée est visé comme tel en *Buc.* 4, 56 sqq. Ou Wiseman se trompe ou son raisonnement est fallacieux. En *Buc.* 4, 56 il est question de *concinere*, en *Laud. Pis.* 167 il est question de *cantus*. A propos de Pison on lit dans Tacite, *Ann.* 1, 15, 65, 3: *Piso tragico ornatu* canebat et le scoliaste de Juvénal en 5, 109 confirme: *Piso Calpurnius ...scaenico habitu* tragoedis actitavit. Ainsi donc il est manifeste que Pison «chantait» des tragédies, mais ne les composait pas. Je crains que l'enquête de Wiseman sur ce point n'ait été incomplète et qu'il n'ait pas lu mon article à ce propos<sup>167</sup>. Le sien se termine par une hypothèse aussi inattendue que peu fondée: «I imagine it was with that in mind the consular P. Pomponius Secundus —wether or not he was Calpurnius' Meliboeus— wrote his play *Aeneas*. The *materni Iuli* were restored»<sup>168</sup>. «Se non è vero...».

163 *O. c.*, 65.

164 *O. c.* p. 66.

165 *Ibid.*

166 *Ibid.*

167 Cf. «Qui est le Mélibée des Bucoliques De Calpurnius Siculus?» dans *Revue de Philologie* 51 (1977) 15 sqq.

168 *O. c.*, 67.

Comme Mayer s'en était pris à Champlin pour ne pas avoir étayé sa thèse «sévéréenne» à l'aide d'arguments stylistiques, D. Armstrong s'en prend à Mayer à propos de ses propres arguments. Quasi d'entrée de jeu il déclare que ceux-ci sont faux et ajoute: «It can be shown conclusively that Calpurnius' first eclogue (...) repeatedly and inattentionally echoes and paraphrases the opening lines of Lucan»<sup>169</sup>. Bravo, mais puisque cela peut être «montré», pourquoi ne le montre-t-il pas tout de suite?

La démarche d'Armstrong à propos de l'abrègement d'*o* final est tout aussi singulière. Il commence par constater que ce procédé est aussi celui des *Carmina Einsidlensia* et de l'*Ilias Latina*, puis il remarque que d'autres poètes néroniens, savoir Sénèque, Lucain et Pétrone, «all corrept much more freely than those three poets»<sup>170</sup>. Quant à Claudien, invoqué par Mayer, il allonge l'*o* final. Conclusion: «he (s.c. Claudien) does not so far more extensively and in more positions in the line than Calpurnius whose usage of this features of scansion is artificial, limited, schoolboyish and (compared to the adventurousness of real Neronian poets like Lucan and Seneca in correpting final *o*) much too conservative for his supposed date»<sup>171</sup>. Ainsi donc l'abrègement d'*o* final suffit seul à Mayer pour classer Calpurnius parmi les poètes néroniens et à Armstrong pour l'en chasser! L'un et l'autre, avant de se limiter dangereusement à l'examen d'un unique point prosodique, eussent beaucoup mieux fait de lire — fût-ce pour le critiquer — le livre que j'ai consacré à la prosodie et à la métrique de Calpurnius<sup>172</sup>. Puisqu'Armstrong reconnaît que son procédé «is a relative trivial consideration beside Calpurnius' diction»<sup>173</sup>, il est regrettable que cette sagesse ne lui soit parvenue qu'après coup, d'autant qu'on reverra plus loin l'auteur sombrer à nouveau dans sa banalité.

Avant d'étudier le style de Calpurnius, Armstrong scrute celui de Nemesianus. Il commence par reproduire l'avis du regretté Lenz à ce propos: «Sprachschöpferische Kraft besitzt N. nicht»<sup>174</sup>. L'observation est juste et elle s'explique fort bien par le fait que le

169 Cf. «Stylistics and the Date of Calpurnius Siculus» dans *Philologus* 130 (1986) 113.

170 *O. c.*, 114.

171 *Ibid.*

172 Cf. *Etudes prosodique et métrique du De laude Pisonis et des Bucolica de T. Calpurnius Siculus*, Rome 1971.

173 *O. c.*, 114.

174 Cf. Pauly-Wissowa, *R.E.* 16 (1935) 2333.

poète, que j'ai accusé d'être «l'un des pires corsaires de la littérature latine»<sup>175</sup> en raison de son adresse insurpassable dans l'art de l'*adumbratio*, n'hésite nullement à copier les écrivains classiques ou encore son prédécesseur Calpurnius.

Je ne me sens nullement impressionné par l'usage que fait Nemesianus de mots tels que *fluor* et *ruralis car*, si *fluor* par exemple, se lit chez Celse, Scribonius Largus et peut-être Varron, Armstrong a raison de trouver que l'assertion de Mayer — «not found in literature before Apuleius»<sup>176</sup> — ne signifie rien. J'ajoute que des informations de ce genre, si précises soient-elles, devraient être utilisées avec la plus extrême prudence. En tout cas, en ce qui me concerne, elles ne m'impressionnent nullement pour la raison qu'elles font trop facilement table rase, et pour cause, de ce qu'Henry Bardon a parfaitement eu raison d'appeler la littérature latine inconnue. Quoi qu'il en soit, Armstrong prend la défense du vocabulaire employé par Nemesianus et tente de montrer, à propos de certains termes, que le poète africain est irréprochable. Mais à vouloir trop prouver on se trompe et, partant, on ne prouve rien. C'est ainsi qu'au sujet du syntagme *Ioue prosatus* en *Buc.*, 3, 63 Armstrong proclame que «in fact *proserere* occurs more or less this sense in Grattius' Augustan *Cynegetica*, 9». Bien que je n'aie aucune raison de douter que Nemesianus ait lu l'oeuvre de Grattius, je préfère rappeler *Anth. Lat.*, 11, 4, 74:

...*Galatea potens iussit Ioue prosata summo*

ou même Prudence, *Peristeph.* 6, 46:

*et Christum Patre prosatum perenni,*

vers qui, je le reconnais, n'ont rien à voir avec celui de Grattius. Mais, on l'a vu, du fait qu'Armstrong est bien persuadé de ce qu'il n'est d'ailleurs pas le premier à avoir trouvé, le style de Calpurnius se caractérise, selon lui, par ce qu'il appelle «a remarkable anomaly»<sup>177</sup>. Que faut-il entendre par là? Voici la réponse: «It appears to be Calpurnius, so exaggeratedly carefull of his prosody and elision, whose diction is late, artificial, full of new and transfered senses for oddwords, and of words new to poetry or even to such written latin as we know, a kind of diction more like that of age of Septi-

175 Cf. «La bucolique post-virgilienne» dans *Eos* 56 (1966) 185.

176 *O. c.*, 115.

177 *O. c.*, 116.

178 *Ibid.*

mius Serenus or Aulus Gellius, than that of Lucan and Seneca»<sup>178</sup>. Je préfère passer sur le fait qu'Aulu-Gelle est placé en compagnie de trois poètes dont on ne connaît le premier que par des fragments pour en venir à *Buc.* 1, 1 chez Calpurnius:

*nondum Solis equos declinis mitigat aestas,*

qui apparaît à Armstrong comme «a kind of stylistic declaration of purpose. None of the words are unusual, but their *iunctura* is<sup>179</sup>». Je déclare immédiatement que je ne vois pas en quoi le syntagme *Solis equos* pourrait être une *iunctura* sortant de l'ordinaire puisqu'il s'agit d'un cliché qu'on lit chez Ennius, *Var.* 11; Lucrèce, 5, 397; Ovide, *Epist.* 6, 86; *Am.* 2, 1, 24; *Met.* 2, 154; 2, 162; 4, 633-634; 6, 486; 7, 324; Tibulle, 2, 3, 56; 2, 5, 60; Properce, 2, 15, 32; Manilius, 1, 690; 1, 730; Lucain, 9, 853; Silius, 5, 56; 16, 231; 17, 639; Stace, *Theb.* 199-200; 1, 110; 3, 408; 6, 501; Nemesianus, *Buc.* 1, 86; Claudien, *Cons. Stil.* 1, 84; 2, 470; *Pan. Quart. Cons. Hon.* 66. On peut dire que ce cliché a eu la vie dure puisqu'il a été employé pendant plus de six cents ans! C'est un peu comme si un syntagme utilisé dans *La chanson de Roland* se lisait encore dans un poème de Paul Valéry... Armstrong compare ensuite, comme on l'a déjà fait plusieurs fois, le vers de Calpurnius à Lucain, 10, 236:

*donec in autumnum declinet Phoebum...*

et Lucain, 10, 305:

*Aestatem nulla sibi mitiget umbra*

et conclut: «For a poet later than Lucan, to change the obvious *mitigat aestatem* to *aestas mitigat equos* (= *calorem*) *solis*, and transfer the 'declining' position in the sky from the sun to the season, would both display learning and vary already established phraseology quite strikingly»<sup>180</sup>. Si je comprends bien la pensée d'Armstrong, il est interdit à Calpurnius d'avoir un style tant soit peu original. Par ailleurs, je me demande si Calpurnius n'a pas été influencé par Virgile, *Georg.* 2, 321-322:

*prima uel autumnus sub frigora, cum rapidus sol  
nondum hiemem contingit equis, iam praeterit aestas.*

179 *Ibid.*

180 *O. c.*, 117.



Il me paraît également curieux que la même disposition *nondum... aestas* se lise en *Laud. Pis.* 261, dans un ordre il est vrai légèrement différent:

*coeperit et nondum uicesima uenerit aestas.*

Je renvoie aussi à Cicéron, *Rep.* 4, 1: *aestiu cumque autumnno terra se ad concipiendas fruges patefecerit, hieme ad + concipiendas + relaxarit, maturitate alia mitigauerit, alia torruerit* et à Ausone, 3, 5, 22:

*mitiget autumnus, quod maturauerit aestas,*

où il ne s'agit que de parallélisme de pure forme.

Armstrong se réfère à l'article de M.L. Paladini, *Osservazioni a Calpurnio Siculo* paru dans *Latomus*, 15 (1956) pp. 521-531, aux *Innovazioni Linguistiche in Calpurnio Siculo* d'E. Merone (Naples, 1967) et enfin à *Il linguaggio di Calpurnio Siculo* d'A. Novili (Lecce 1980). Ces études sont méritoires, certes, mais Armstrong eût mieux fait de s'inspirer de la thèse doctorale d'Astrid Mahr, *Untersuchungen zur Sprache in den Eklogen des Calpurnius Siculo* (Vienne 1964), qui est restée, je le crains fort, à l'état de dactylographie, mais dont j'ai pu obtenir aisément la photocopie.

La remarque sans doute la plus intéressante est celle dans laquelle Armstrong relève que ni Paladini, ni Merone, ni Novelli n'ont songé à placer Calpurnius à une autre époque. Ne serait-ce point parce que, en dépit du «matériel stylistique» rassemblé, celui-ci ne leur a point paru d'un poids suffisant pour le faire? A moins qu'ils n'aient été aveugles, car Armstrong a déniché dans leurs études «two things very clear»<sup>181</sup>. La première est que les *iuncturae* de Calpurnius ne sont pas marquées au coin du «conceit and wit characteristic of Senecan and Lucanian pointirter Stil, but by the kind of preciousness and in ingenuity that one thinks of normally, as Frontonian and Gellian and Apuleian»<sup>182</sup>. Une question: pourquoi, au point de vue stylistique, comparer des poètes à des prosateurs? Une remarque: Je ne vois pas, en vertu de quelle règle, Calpurnius eût été tenu d'imiter le style piquant de Sénèque et de Lucain? Par ailleurs, quand on songe que les milliers de vers de *La Pharsale* ont été composés entre 62 et 64, Lucain me semble faire figure de pisse-copie à ne pas imiter.

181 *Ibid.*

182 *Ibid.*

La seconde chose qui, selon Armstrong, est très claire, c'est que, dans le vocabulaire de Calpurnius, il y a de nombreux mots qu'on ne trouve qu'à la période antonine ou postérieure à celle-ci, des mots appartenant à la langue plébéienne et de nombreux *hapax* «mostly of a form that suggests various common types of plebeian and Late-Latin word formation»<sup>183</sup>. Après cette furieuse mercuriale, Armstrong puise quelques exemples dans l'article de Paladini parmi ceux qu'il estime «daring used words»<sup>184</sup>, s'insurge contre *annosa-umbra* (*Buc.* 5, 101) de même que contre *ueteres-umbras* (*Buc.* 5, 59) et se cabre devant *tremulas-umbras* (*Buc.* 5, 101), où, selon lui, il eût fallu écrire *follias*. Armstrong ignorerait-il que la métonymie est d'un usage courant chez les poètes anciens? Armstrong renacle aussi devant *tacito-ferro* (*Buc.* 1, 57). Est-ce pour dissimuler son ignorance de ce syntagme qui se trouve employé, comme je l'ai dit plus haut, par Stace, *Theb.* 2, 490? Il reproche encore à Calpurnius d'employer *palear* (*Buc.* 3, 17) en lui donnant le sens d'«estomac» et non son sens habituel de «fanon». Depuis quand est-il interdit aux poètes d'employer la synecdoque? Il n'est pas question que je passe ici en revue les trouvailles d'Armstrong, d'autant que d'aucunes sont de prétendues trouvailles<sup>185</sup>. Je veux néanmoins citer une remarque sur *Buc.* 1, 11: «this is the sole appearance of prose *bullare* for poetic *bullire*, *ebullire* in verse of any kind»<sup>186</sup>. Est-ce là un cas pendable? Et si je rencontre *bullire* chez Celse et Apulée, dois-je leur tenir rigueur d'avoir usé en prose d'un style prétendument poétique?

Je passe à présent aux échos littéraires, et je commence par battre ma coulpe. J'ai reproché à Armstrong de promettre de démontrer que Calpurnius a copié Lucain et de ne pas le faire. C'est à quoi il s'emploie à présent. Il commence par comparer Lucain, 1,2-5 et 1, 10-12 à Calpurnius, *Buc.* 1, 46-52 et 1, 84-86 qui offrent, c'est incontestable un parallélisme d'une rare perfection. Il est question, dans les vers de Calpurnius, de l'accession au trône d'un empereur qui, pour la majorité des critiques, est Néron. Pour Armstrong il ne peut être question de ce dernier, puisque, selon lui, Calpurnius s'est inspiré de Lucain, qui a écrit son poème postérieurement à 54. S'il en est effectivement ainsi, je me demande

183 *Ibid.*

184 *Ibid.*

185 On en trouvera une cinquantaine aux 117-126.

186 *O. c.*, 117.

pourquoi «he (*i.e.* Calpurnius) has been at pains to show himself later not only than Vergil but Lucan»<sup>187</sup>? La solution proposée par Armstrong est plus astucieuse que convaincante: «Lucan's poem is too important a statement for him to delute with reminiscences of court pastoral. But Calpurnius' point in imitating Lucan is clear. He can thus allude gracefully to two epics at once, in a prophecy Ornytus has already advertised (...) as being in grander than pastoral»<sup>188</sup>. Armstrong avait cru trouver un autre parallèle dans Lucain 3, 103-107 et Calpurnius, *Buc.* 1, 70-73. Toutefois, il a l'habileté de ne lui reconnaître de valeur que si le précédent est accepté<sup>189</sup>. La suite du raisonnement montre qu'Armstrong pratique le funambulisme avec une rare maestria: «How could Calpurnius refer openly to a poem by Lucan after the Pisonian conspiracy? Even if Calpurnius wrote after Lucan's poem was known, but before the Pisonian conspiracy, there is still the famous *maternis causam qui uicit Iulis* in 1, 45, which if the emperor is Nero, refer in some flattering way to Agrippina. But Lucan's poem was not even in embryo when Agrippina was killed and because a non-topic for imperial flatterers: yet because of this reference to her, a Neronian Calpurnius cannot possibly have published his eclogue after 59»<sup>190</sup>. Puis-je rappeler que c'est ce que j'ai déjà écrit dans mon édition de 1954<sup>191</sup> et que mon opinion a été entérinée par H. Bardon<sup>192</sup>, I. Lana<sup>193</sup> et M. Spadaro<sup>194</sup>. Bref, «much ado about nothing».

Je passe sur les discussions au sujet de Calpurnius, *Buc.* 2, 54, Juvénal (7, 27) et Martial (9, 73, 9) qui peuvent se résumer à cette question: qui a copié qui<sup>195</sup>?

La troisième et dernière section comprend deux parties: 1) Histoire de l'érudition; 2) Prosodie. La première aurait pu, me semble-t-il, être passée sous silence et il y aurait eu intérêt à ne pas revenir longuement, trop longuement sur la sempiternelle question de l'*o* final<sup>196</sup>. Il est possible que l'histoire n'ait pas été le

187 *O. c.*, 126.

188 *Ibid.*

189 *O. c.*, 128.

190 *Ibid.*

191 Cf. mon édition des *Bucoliques* de Calpurnius, 35.

192 Recension de mon édition de Calpurnius dans *Revue des Etudes Anciennes*, 57 (1955) 214.

193 Cf. *La poesia nell'età di Nerone*, Turin 1965, 126.

194 Cf. *Sulle egloghe politiche di Tito Calpurnio Siculo*, Catania 1969, 85.

195 *O. c.*, 129.

196 *O. c.*, 130-135.

terrain d'élection de M. Haupt, mais Armstrong n'aurait pas dû chanter victoire et écrire: «...which is why Champlin has had no great difficulty casting doubt on his purely historical arguments for the Neronian date»<sup>197</sup>, car, même «jeter le doute» est insuffisant pour faire régner la vérité. De plus, porter un jugement sur un poète en se fiant à la longueur ou à la brièveté de l'*o* final est un argument dont la maigreur n'échappera à personne. Quant aux remarques d'ordre stylistique, elles n'offrent pas à mes yeux plus de solidité, et je ne vois réellement pas pourquoi l'élégance et l'originalité de Calpurnius le condamneraient à vivre à l'époque d'un Fronton. La conclusion ressortit à «la preuve par l'absurde»: «Stylistic does not prove Calpurnius Neronian; it supplies, rather, different reasons why he is not»<sup>187</sup>. Une assertion me paraît dangereuse pour la réputation de son auteur: «His scansion (s.c. celle de Calpurnius) is artificial, better seen as a scholar's trick to balance his daring vocabulary with 'classical' and Virgilian touches from the metrical handbooks»<sup>199</sup>. Je ne saurais trop conseiller à Armstrong de lire les études consacrées à la métrique latine par le regretté George E. Duckworth. Elles lui apprendront, entre autres choses, l'influence ovidienne chez Calpurnius et l'inviteront peut-être à étudier ce que ni lui, ni ses prédécesseurs n'ont étudié, savoir la question de l'authenticité du *De laude Pisonis*.

La dernière phrase laisse rêveur: «But perhaps, after all, the person who joined Calpurnius' eclogues with Nemesianus' in one book know better than Haupt what he was doing»<sup>200</sup>.

Il faut croire que la similitude de leur opinion les a poussés à collaborer, car Armstrong et Champlin ont écrit un très bref article en commun<sup>201</sup>, à qui ils ont donné la forme cocasse d'un cocorico de victoire et qui n'est que le résumé de ce qu'ils ont concocté.

«Last but not least», E. Courtney prétend, lui aussi, prouver que Calpurnius n'est pas un écrivain néronien<sup>202</sup>. Pour y parvenir, il se fonde sur des études d'Axelson et veut montrer que «l'imita-

197 *O. c.*, 129.

198 *O. c.*, 136.

199 *Ibid.*

200 *Ibid.*

201 Cf. D. Armstrong-E. Champlin, «The Date of Calpurnius» dans *Philologus* 130 (1986) 137.

202 Cf. «Imitation, chronologie littéraire et Calpurnius Siculus» dans *Revue des Etudes Latines* 65 (1987) 148-157.

tion peut aider à préciser» la datation encore incertaine d'oeuvres littéraires<sup>203</sup>. Trois critères vont le guider dans son enquête:

1) Le propre d'un écrivain mineur est d'écrire des espèces de centons. Donc, si Calpurnius ressemble à Stace et à Marital, c'est que Calpurnius les a imités tous les deux. Cela veut dire aussi, semble-t-il, que, pour Courtney, Calpurnius est mineur par rapport à Stace et à Martial. N'y a-t-il pas là un jugement de valeur et, partant, sujet à caution?

2) Courtney admet qu'un poète majeur puisse parfois imiter un poète mineur, mais, précise-t il, «il est très improbable qu'ils imitent à plusieurs reprises dans leur oeuvre le même passage»<sup>204</sup>. Cette affirmation me paraît sujette à caution: cf. par exemple

Grattius, *Cyn.* 23:

*carmine et arma dabo et uenandi persequar artis*

Ovide, *A.A.* 1, 433:

*...sacrilegas meretricum ut persequar artes*

Id., *Pont.* 4, 16, 34:

*aptaque uenanti Grattius arma dabo*

Id., *Ib.* 140:

*saeua sed in manis manibus arma dabo*

Id., *Ib.* 392:

*Inque caput domini, qui dabat arma procis.*

Il est manifeste que Grattius a repris le syntagme *persequar artis* à l'*Ars amatoria* d'Ovide, mais il est tout aussi manifeste qu'Ovide a repris le syntagme *arma dabo* aux *Cynegetica* de Grattius.

3) Supposons que Stace ait imité un passage de Virgile, qu'il y ait une ressemblance entre ce passage de Stace et un passage de Calpurnius «et que cette ressemblance est si étroite qu'il faut supposer une imitation directe et non le fait que l'un et l'autre dérivent indépendamment de la même source, cela prouve que Calpurnius dérive de Stace»<sup>205</sup>. Pourquoi pas l'inverse?

Fort de ces pseudo-critères, Courtney compare:

203 *O. c.*, 148.

204 *O. c.*, 149.

205 *Ibid.*

Virgile, *Buc.* 6, 54:

*ilice sub nigra pallentes ruminat herbas (taurus)*

Ovide, *Am.* 3, 5, 17-18:

*dum iacet et lente reuocatas ruminat herbas  
atque iterum pasto pascitur ante cibo*

Id., *Hal.* 119:

*epasta solus qui ruminat escas (scarus)*

Calpurnius, *Buc.* 3, 15-17:

*...illic requiescere noster  
taurus amat gelidaque iacet spatiosus in umbra  
et matutinas reuocat palearibus herbas*

et pose le problème: «Dans quel ordre ces écrivains se sont-ils succédé? Les *Amours*, 3, 5 paraissent à l'évidence dépendre directement de Virgile (Servius Auctus cite le v. 18 dans son commentaire). Il semble tout aussi probable que l'auteur des *Haliéutiques* d'une part, et Calpurnius d'autre part se soient inspirés de l'élegie 3, 5 des *Amours*. On peut en déduire une chronologie, encore qu'elle soit incertaine; la pièce 3, 5 d'Ovide est antérieure aux *Haliéutiques*, qui eux-mêmes précèdent l'*Histoire Naturelle* de Pline, mort en 79 après J. C. Si Calpurnius n'a pas écrit sous Néron, on ne peut fonder sur lui une chronologie: c'est un point sur lequel je reviendrai»<sup>206</sup>. Il ne me paraît nullement probable que l'auteur des *Haliéutiques* (pour Courtney ce n'est pas Ovide, mais il ne propose aucun nom), se soit inspiré de l'élegie 3, 5 des *Amours*; il a parfaitement pu s'inspirer de Virgile. Quant à Calpurnius, il s'est livré à une vaste contamination. Qu'on en juge. Il s'est inspiré non seulement d'Ovide, *Am.* 3, 5, mais, de plus, il a pu emprunter *noster amat* à Ennius, *Ann.* 37:

*...pater quam noster amavit*

Enfin, il a pu emprunter le syntagme *gelidaque iacet - in umbra* à Virgile, *Aen.* 11, 210:

*tertia lux gelidam caelo dimouerat umbram*

et à Ovide, *Met.* 4, 772-773:

*narrat Agenorides gelido sub Atlante  
iacentem esse locum...*

206 O. c., 150-151.

ou à Id., *ibid.* 8, 496:

*uos cinis exiguus gelidaeque iacebimus umbrae*

ou à Id., *Trist.* 5, 2 (3), 20:

*haec gelido terra sub axe iacet*

syntagme repris par Lucain, 3, 401 et Naso, 2, 65. Enfin, quant au syntagme *spatiosus in umbra*, qui n'a pas intéressé Courtney, Calpurnius a pu s'inspirer de Properce, 4, 8, 75:

*tu neque Pompeia spatiahere cultus in umbra*

ou d'Ovide, *Am.* 3, 1, 5:

*hic ego dum spatior tectus nemoralibus umbris*

ou d'Id., *A.A.* 1, 67:

*tu modo Pompeia lentus spatiaere sub umbra*

ou d'Id., *R.A.* 85:

*quae praebet latas arbor spatiantibus umbras.*

A noter que le syntagme a été repris par Martial, 11, 47, 3:

*cur nec Pompeia lentus spatiaeretur in umbra.*

A remarquer enfin que *Pompeia* chez Properce s'est trouvé développé en *Pompeia lentus* chez Ovide et Martial.

Courtney a eu raison d'écrire que Calpurnius, *Buc.* 1, 31-32:

...oculoque sequaci  
*quam primum nobis diuinum perlege carmen*

et Stace, *Theb.* 3, 499-500:

...cunctas  
perlegere *animis* oculisque sequacibus *auras*

avaient été inspirés par Virgile, *Aen.* 6, 33-34:

...omnia  
perlegerent oculis<sup>207</sup>....,

mais il eût été plus exact de dire que Martial avait contaminé Virgile et Calpurnius. De plus ajoutons — ce que Courtney n'a pas vu — que le syntagme *diuinum carmen* est peut-être emprunté à Virgile, *Buc.* 6, 67. De toute façon, je ne vois pas ce qui permet à Courtney de conclure: «...la progression naturelle semble se faire de Virgile

207 O. c., 152.

vers Stace, et de Stace vers Calpurnius»<sup>208</sup>. Pourquoi pas de Calpurnius vers Stace?

Du parallélisme entre Calpurnius, *Buc.*, 1, 67-68 et Stace, *Theb.* 6, 552 Courtney ne retient rien sinon qu'il est douteux, et il a bien raison, car la syntagme *pacis opus* se lit aussi chez Ovide, *Met.* 5, 112.

Se basant sur le critère qui veut que le poète mineur contamine les vers des poètes majeurs, Courtney déduit de Calpurnius, *Buc.* 1, 80-81:

*numquid utrumque polum, sicut solet, igne cruento  
spargit et ardenti scintillat sanguine lampas*

Silius, 1, 461:

*sanguineum spargens ignem...*

Lucain, 1, 532:

*sparsa sanguine lampas...*

qu'il est permis «d'établir la filiation possible, c'est-à-dire Lucain-Silius-Calpurnius, quand bien même, de l'avis de tous, la succession serait Lucain-Calpurnius-Silius»<sup>209</sup>. Je ne connais pas «l'avis de tous», mais, en tout état de cause, la filiation établie par Courtney n'est pas la mienne. Si Courtney avait étendu son enquête, il aurait encore pu citer Virgile, *Aen.* 10, 272-273:

*...ac liquida si quando nocte cometae  
sanguinei lugubre rubent...*

*Ibid.*, 12, 339-440:

*...spargit rapida ungula rores  
sanguineos...*

Ovide, *Met.* 15, 787-790:

*saepe faces uisae mediis ardere sub astris  
saepe inter nimbos guttae cecidere cruentae  
caeruleus et uultum ferrugine Lucifer atra  
sparsus erat, sparsi Lunares sanguine currus*

Lucain, 1, 526-527:

*ignota obscurae uiderunt sidera noctes  
ardentemque polum...*

208 *Ibid.*

209 *Ibid.*



Pétrone, 122, 139-140:

*Fax stellis comitata nouis incendia ducit,  
sanguineoque recens descendit Iuppiter imbre*

*Ibid.*, 124, 277:

*sanguineam tremula quatiebat lampada dextra*

Silius, 1, 358-359:

*qualis sanguineo praestringit lumina crine,  
ad terram caelo decurrens ignea lampas.*

Et je ne cite pas Pline, *H.N.* 2, 23 (25), 92 non plus que Claudien, *Rapt. Pros.* 1, 232-236.

Courtney considère comme douteux le parallèle Calpurnius, *Buc.* 1, 86 *fragor intonet* et Stace, *Theb.* 3, 669 *fragor intonat*. Il a fichtrement raison! Le syntagme est peut-être inspiré par Virgile, *Aen.*, 2, 692-693:

*...subitoque fragore  
intonuit Laeuom...*

Courtney a omis que le syntagme calpurnien est repris par Martial, 2, 112, 6: *fragor intonet unde resultans...*

Il compare Calpurnius, *Buc.* 2, 10:

*adfruit omne genus pecudum, genus omne ferarum*

à Martial, *Spect.* 21, 5:

*adfruit immixtum pecori genus omne ferarum,*

omet la source, qui est vraisemblablement Virgile, *Georg.* 3, 480:

*et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum*

s'attarde à la présence d'*adfruit*, mais ne tire d'autre conclusion qu'«une adaptation d'un contexte se rapportant, comme c'est le cas pour Martial, à Orphée lui-même»<sup>210</sup>.

Dans Calpurnius, *Buc.* 2, 11:

*et quaecumque uagis altum ferit aera pennis,*

il remarque: «La plupart des éditeurs proposent la leçon *quodcumque* d'un manuscrit totalement dépourvu de valeur et qui, de plus, change *altum* en *auium*. Ne serait-il pas préférable de corriger *altum* en *ales*, la finale *-es* se perdant facilement devant *fe-*»<sup>211</sup>?

210 *O. c.*, 152.

211 *O. c.*, 153.

Outre que je vois pas pourquoi la finale *-es* se perdrait facilement devant *fe-*, il n'y a aucune raison pour changer *altum* en *ales*, attendu que le syntagme *altum aera* a très vraisemblablement été suggéré à Lucain, comme l'a fort bien subodoré Schenkl<sup>212</sup> qui rappelle qu'on le lit en 5, 561-563. Mais il y a mieux encore: cf. Lucain, 9, 729-730:

...ducitis altum  
aera cum pennis...

L'argumentation de Courtney est parfois étrange. Comme on lit prior *incipit* Idas en Calpurnius, *Buc.* 2, 27 et prior *omnibus* Idas en Stace, *Theb.* 6, 553 et comme ce passage est lié à Calpurnius, *Buc.* 1, 66-68:

pacis opus docuit iussitque silentibus armis  
inter sacra tubas, non inter bella sonare

et à Stace, *Theb.*, 6, 552:

pacis opus, cum sacra uocant, nec inutile bellis  
subsidium...

Courtney conclut: «Aussi l'idée que c'est de ce fragment de Stace (*Theb.* 6, 553) que s'est souvenu Calpurnius est-elle plus vraisemblable que celle d'une imitation par Stace de deux passages différents de Calpurnius»<sup>213</sup>. Pourquoi Stace n'aurait-il pu contaminer Calpurnius, sans oublier que les deux poètes ont repris *pacis opus* à Ovide, *Met.* 5, 112, et pourquoi le nom d'Idas aurait-il été nécessairement fourni à Calpurnius par Stace? N'aurait-il pas fallu aussi rappeler la source, savoir Virgile, *Buc.* 5, 10:

incipit, *Mopse*, prior...

repris dans *Carm. Eins.*, 1, 20-21:

...Incipe, *Lada*,  
tu, prior...

Le parallélisme Calpurnius, *Buc.* 2, 60:

...casas et pastoralia tecta

et Stace, *Theb.* 12, 668-669:

...tectumque *adgressa propinqua*  
pastorale casae...

212 Cf. son édition de Calpurnius et de Nemesianus, p. LXIII.

213 *O. c.*, 153.

est considéré comme «douteux». Le thème se recontre déjà chez Virgile, *Buc.* 2, 28-29; Ovide, *Met.* 5, 447-448; *Fast.* 4, 526 et il est à nouveau repris par Calpurnius en *Buc.* 7, 42.

Confrontant Calpurnius, *Buc.* 2, 89-91:

...etenim sic flore iuuentae  
induimur uultus, ut in arbore saepe notauit

Martial, 10, 42, 3:

celantur simili uentura Cydonea lana

Stace, *Silu.* 1, 2, 276:

...sic flore iuuentae  
perdurent uultus...

Courtney constate: «Martial et Calpurnius font tous deux allusion à la *lanugo*» et, partant, «le premier principe s'applique donc à ces passages»<sup>214</sup>. On a vu plus haut ce que je pense de ces «principes» en général. Par ailleurs, Courtney semble ignorer que l'apparition de ce caractère sexuel masculin qu'est la *lanugo* s'exprime par le syntagme *flos iuuentae* déjà chez Lucrèce, 5, 888 et Virgile, *Aen.* 8, 160 et 10, 324.

A propos du parallélisme de Calpurnius, *Buc.* 3, 48:

...dstricta marcescit turdus oliuae

et de Martial, 9, 54, 1:

si mihi Picena turdus palleret oliua,

il le déclare «douteux». Qu'aurait-il écrit s'il s'était souvenu d'Ausone, 18, 18, 1:

qualis Picennae populator turdus oliua

qui me semble avoir contaminé Calpurnius et Martial?

A nouveau au sujet de Calpurnius, *Buc.* 4, 23:

frange, puer, calamos et inanes desere Musas

et de Martial, 9, 73, 9:

frange leue calamos et scinde, Thalia, libellos

et de Juvénal, 7, 27:

frange, miser, calamum...

214 *Ibid.*

— parallélisme qui avait retenu l'attention de Mayer dont on a vu plus haut l'opinion<sup>215</sup>— Courtney commence par rappeler que «le mot *calamus* apparaît d'abord chez Virgile avec le sens de 'flèche'»<sup>216</sup>. Je suppose qu'il s'agit de *Georg.* 1, 76:

*sustuleris fragilis calamos...*

peut-être imité par Avianus, *Fab.*, 16, 6:

*...in fragiles calamos...*

où l'on remarquera que *fragilis* appartient à la famille de *frangere*. Puisque *calamus* signifie «roseau pour écrire» chez Martial et Juvénal, Courtney en déduit que Juvénal «doit l'emprunter à Martial»<sup>217</sup>. Je ne vois pas pourquoi il y aurait là une nécessité obligatoire. Pour être complet Courtney aurait dû mentionner que certains manuscrits de Juvénal offrent la leçon *calamos*, leçon reprise par l'excellent Mayor, mais non reprise par l'excellent Knoche. A mon estime, rien n'empêchait le poète évoqué par Juvénal de posséder plusieurs *calami*, comme chez Horace, *Sat.*, 2, 3, 7. Courtney rappelle que le sujet tout entier de la satire de Juvénal «ressemble à la quatrième bucolique de Calpurnius»<sup>218</sup>, et dit qu'il a «attribué l'antériorité à Calpurnius» dans son commentaire (p. 350, n. 10). Allons, tant mieux quand même! Il poursuit<sup>219</sup> en attirant l'attention sur Calpurnius, *Buc.* 4, 46-47:

*nec quisquam nostras inter dumeta Camenas  
respiceret...*

et Juvénal, 7, 1-3:

*Et spes et ratio studiorum in Caesare tantum;  
solus enim tristes hac tempestate Camenas  
respexit...*

et à Stace, *Silu.* 5, 1, 14:

*quisque uenit iuncto mihi semper Apolline Caesar  
adnuat...*

auquel j'ajoute *Peru. Ven.* 91:

*perdidi Musam tacendo nec me Phoebus respicit.*

215 Cf. *supra* 373.

216 *O. c.*, 153.

217 *Ibid.*

218 *Ibid.*

219 *O. c.*, 154.

Il se peut, mais je ne le jurerais pas, que Calpurnius ait été influencé par Ovide, *A.A.* 2, 279:

*ipse licet uenias Musis comitatus...*

Quoi qu'il en soit, la conclusion de tout ceci pour Courtney est que, compte tenu des vers de Calpurnius, de Juvénal et de Stace, «le premier critère permet de supposer que dans son quatrième poème Calpurnius utilise, en les unissant de façon très serrée, des phrases et des sujets qu'il emprunte à Martial, à Stace, à Juvénal»<sup>220</sup>. Fort bien, mais alors je ne comprends plus. Comment Courtney a-t-il pu, précédemment «attribuer l'antériorité à Juvénal» et peut-il à présent prétendre que Calpurnius «utilise... des phrases et des sujets qu'il emprunte ... à Juvénal.

Après avoir comparé Calpurnius, *Buc.* 5, 92:

*serpentum cecidere minas...*

Id., *Buc.* 5, 94:

*obtusio iacet exarmata ueneno...*

Silius, 1, 411:

*serpentem diro exarmare ueneno...*

Stace, *Theb.* 11, 313:

*(serpentis) cecidere minae...*

Courtney préfère ne pas appliquer le premier critère en raison de la banalité de la formule *cecidere minae*. J'ajoute qu'on lit encore chez Silius, 11, 307-308:

*...nullisque uenenis*

*potando exarmata...*

et *Anth. Lat.* I, 10, 17-18:

*...sit pectore in isto*

*uulnere dirigere et calamos armare ueneno.*

Quant au syntagme *iacet exarmata* de Calpurnius je l'ai rencontré exactement à la même place dans l'hexamètre chez Stace, *Theb.* 11, 743:

*iam piger et longo iacet exarmata ab aeuo.*

Le parallélisme de Calpurnius, *Buc.* 6, 24:

*...male singultantia uerba*

220 *Ibid.*

et de Stace, *Silu.* 5, 5, 26:

...singultantia uerba

paraît «douteux» à Courtney<sup>221</sup>. L'origine de ce syntagme me semble bien remonter à Properce, 1, 5, 14:

*cum tibi singultu fortia uerba cadent*

ou à Ovide, *R.A.* 598:

*ruptaque singultu uerba loquentis erant,*

qui a peut être inspiré Stace, *Theb.* 9, 884:

*tandem haec singultu uerba incidente profatur.*

Le plus singulier mais non le plus étonnant, c'est que le syntagme entier de Calpurnius se lit en *Vers. Pauli ad Petr.* 18, 13-14:

*sed potius pronum male singultantia uerba edere...*

A propos de Calpurnius, *Buc.* 6, 43-45:

*implicuere rosae rutilaque monilia torque  
extrema ceruice natant, ubi pendulus apri  
dens sedet et niuea distinguit pectora luna*

*Ibid.*, 49-50:

...genus est, ut scitis, equarum  
non uulgare mihi...

*Ibid.* 53: *terga sedent, micat acre caput, sine pondere ceruix*, Courtney rapproche Stace, *Theb.* 9, 687: *...colla sedent nodis*, *Ibid.* 688-689:

*...nemorisque notae sub pectore primo  
iactantur niueo lunata monilia dente*

Stace, *Silu.* 2, 1, 51:

*numquam domini sine pondere ceruix*

*Ibid.* 3, 3, 115:

*nec uulgare genus...*

Il souligne que «le passage (de Calpurnius) est un tissu de réminiscences» et y revient plus loin quand il évoque des «réminiscences de poètes latins»<sup>222</sup>. Malheureusement il ne nous dit pas lesquelles.

<sup>221</sup> *Ibid.*

<sup>222</sup> *O. c.* 155.

J'ai déjà montré, dans mon édition de Calpurnius, que Virgile, *Aen.*, 7, 483-492 fut le premier à dépeindre un cerf apprivoisé, que le thème fut repris par Ovide, *Met.* 10, 110-120 et que Ronsard s'est largement inspiré de Calpurnius dans *Eglogues*, 1, 106-145.

Au sujet de Calpurnius, *Buc.* 7, 42:

sordida, tecta, casas...

*Ibid.* 49:

factus in urbe senex...

et de Martial, 10, 96, 2:

*Latia* factus in urbe senex...

*Ibid.* 10, 94, 4:

*saturae* sordida *rura* casae,

Courtney a raison de renvoyer à Virgile, *Buc.* 2, 28-29:

...sordida *rura*

*atque humiles habitare* casas....

mais il se trompe du tout au tout quand il affirme qu'«ici, de toute évidence, c'est (...) Calpurnius qui dérive de Martial»<sup>223</sup>. D'ailleurs, il faudrait aussi renvoyer à Lucain, 4, 396:

*iam coniunx natiq[ue] rudus et sordida tecta*

et à Stace, *Silu.* 3, 4, 33-34:

...tu sordida tecta *iugumque*

*seruitii uulgare feras*...

Enfin Courtney compare Calpurnius, *Buc.* 7, 73:

o felix *Corydon*...

*Ibid.* 7, 76-78:

*nunc tibi si propius uenerandum cernere numen*  
fors dedit *et presens uultumque habitumque notasti*  
*dic age dic, Corydon, quae sit mihi forma deorum*

Martial, 5, 3, 1:

*accola iam nostrae Degis... ripae*

Id. 5, 3, 3:

*laetus et attonitus uiso modo praeside mundi*  
*adfatus comites dicitur esse suos:*  
«*sors meae quam fratris melior, cui tam prope fas est*  
*cernere tam longe quem colit ille deum*».

Stace, *Silu.* 1. 1. 73:

laetus *mox* praeside uiso

*Ibid.* 1, 1, 75:

*auditum* longe numen mihi. *Nunc mea felix*  
*nunc ueneranda palus, cum te prope nosse tuumque*  
*concessum...*

*Ibid.* 2, 6, 21:

...habitusque notaui

Stace, *Theb.*, 6, 263:

uultusque habitusque...

*Ibid.*, 10, 678:

*gressumque* habitumque notaui...

*Id.*, *Ach.* 1, 828-830:

...natis

*quas sibi sidereis diuorum uultibus aequas*  
fors dedit...

Après l'édification de cette belle construction Courtney affirme: «Dans ce passage Calpurnius emprunte des éléments d'une part à Martial et d'autre part à Stace, qui lui-même, dans les *Silues* (1,1), imite Martial», mais c'est pour reconnaître aussitôt: «Si j'ai inclus dans mon analyse tout ce qui me semblait pouvoir être pertinent, il faut bien avouer qu'il peut arriver à deux auteurs d'utiliser parfois la même formulation fortuitement sans qu'il y ait nécessairement imitation»<sup>224</sup>. Voilà «un aveu» qui me fait chaud au coeur! La conclusion de l'analyse est la suivante: «Quand bien même Haupt réfute toute trace d'imitation dans quelques-uns de ces passages, la présomption d'une imitation par Calpurnius d'auteurs ayant vécu sous Domitien (Juvénal y compris) est forte, ce qui impliquerait qu'il ne pourrait avoir écrit sous Néron»<sup>225</sup>. Courtney se contredit à nouveau puisqu'on a vu qu'il admettait que Calpurnius était antérieur à Juvénal. Quoi qu'il en soit, ainsi que je l'ai fait précédemment, je vais à présent compléter l'analyse de Courtney. Le syntagme *uenerandum numen* se lit déjà chez Germanicus, *Arat*, 687. Les syntagmes *numina uenerare*, *numen uenerare* et *uenerabile*

224 *O. c.*, 156.

225 *O. c.*, 157.



*numen* se lisent chez Virgile, *Aen.* 3, 697; Ovide, *Met.* 5, 279-280; 6, 44; 6, 203; 15, 680; Germanicus, *Arat.* 102. A propos de *propius - numen*, cf. Horace, *Sat.* 2, 6, 52:

...deos quoniam propius contigis...

Pour le syntagme *uultumque habitumque*, je renvoie à Cicéron, *Fin.* 3, 17, 56; Horace, *Sat.* 2, 4, 92; Tite-Live, 2, 61, 6; 21, 2, 6; 21, 4, 2; 27; 27, 34, 52, 61, 6; 21, 2, 6; 21, 4, 2; 27, 34, 5; Valère-Maxime, 6, 9, ext. L.; Sénèque, *H.F.* 1016-1017; *Ben.* 2, 13, 1; *Epist.* 52, 12; 114, 22; Lucain, 8, 666; Martial, 9, 65, 3; Stace, *Theb.* 2, 230; 4, 546; Quintillien, *I.O.* 11, 3, 2.; Tacite, *Hist.*, 1, 14, 2; 1, 17, 1; 2, 52, 1; *Ann.* 16, 22, 4; Fronton, p. 136, 15-16.

Quant au v. 78 de Calpurnius, il se peut qu'il ait été inspiré de Virgile, *Buc.* 1, 18:

*sed tamen iste deus qui sit da, Tityre, nobis*

combiné à Ovide, *Fast.* 5, 199:

*quae fuerit mihi forma graue est narrare modestae,*

qui inspira vraisemblablement à son tour *Epigr. Bob.* 6, 1:

*Naucelli uatis fuerit quae forma uidetis.*

La fin de l'article est consacrée aux rapports entre Calpurnius et le second des *Carmina Einsidlensia*. On sait que celui-ci débute par *Quid tacitus, Mystes*, on sait aussi que depuis belle lurette les philologues disputent à propos de la question d'admettre que l'auteur du second *carmen* s'est inspiré de Calpurnius, *Buc.* 4, 1: *Quid tacitus, Corydon* ou que c'est le contraire. J'ai déjà exprimé que j'accordais mon assentiment à la première opinion. C'est aussi l'avis de Courtney qui se base sur Virgile, *Buc.* 9, 37-38:

...tacitus, Lycida, *mecum ipse uoluto*  
*si ualeam meminisse...*

pour prétendre en plus qu'il faut ici faire jouer «le troisième critère». Il tient le raisonnement suivant: «Quand on veut montrer qu'un écrivain (Stace par exemple) procède directement d'un autre (disons Virgile), puis qu'il existe une ressemblance entre Stace et un troisième auteur (Calpurnius par exemple) et que cette ressemblance est si étroite qu'il faut supposer une imitation directe et non le fait que l'un et l'autre dérivent indépendamment de la même source, cela prouve que Calpurnius dérive de Stace<sup>226</sup>. Dans ces

226 O. c., 149.

conditions, pour Courtney, c'est évidemment l'Anonyme qui dépend de Calpurnius. Mais puisque Calpurnius, dans l'optique de Courtney, est postérieur à Lucain, à Silius Italicus ainsi qu'aux poètes flaviens, j'aimerais savoir quel est l'empereur mystérieux en l'honneur de qui l'Anonyme écrivit le vers, pour moi hautement significatif — c'est le dernier :

*Casta, faue, Lucina, tuus iam regnat Apollo.*

Je crois sincèrement que l'heure est venue de clore «le dossier Calpurnius» et de s'en tenir raisonnablement à l'opinion de Moriz Haupt.

RAOUL VERDIÈRE